la lettre powysienne

numéro 19 – printemps 2010

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
Visions and Revisions, Llewelyn Powys (afterword Anthony Head) . . p. 2
Visions et Révisions, Llewelyn Powys (postface Anthony Head) . . p. 3
Llewelyn Powys et Ernst Ludwig Kirchner, J.Peltier p.10
Llewelyn Powys and Ernst Ludwig Kirchner, J.Peltier . . . p.11
Llewelyn Powys, Van Wyck Brooks (English) p.20
Llewelyn Powys, Van Wyck Brooks (French) p.21
Patchin Place: the universe in an alley, Pat Quigley p.30
Patchin Place: l'universe dans un passage, Pat Quigley . . . p.31
Blaenau Ffestiniog: Reminiscences, J.C. Powys, G. Cavaliero, E. Schenkel p.36
Blaenau Ffestiniog: Réminiscences, J.C. Powys, G. Cavaliero, E. Schenkel p.37
Courrier des lecteurs p.44
A letter to the Editor p.45
David Levine, J. Peltier (English) p.46
David Levine, J. Peltier (French) p.47
Pêle-Mêle p.48
Pêle-Mêle (English) p.51
Dorset Cliff Foxes (Renards de falaise du Dorset), Llewelyn Powys . p.52

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

Every effort has been made to obtain necessary permission with regard to the portrait p.2 of Llewelyn Powys by Ernst Ludwig Kirchner. I apologise if inadvertently the holder of the rights remains unacknowledged and would be glad to make the necessary arrangements at the earliest opportunity.

Editorial

La première partie de ce numéro de printemps est consacré à Llewelyn Powys, sans doute moins connu en France que John Cowper ou Theodore. Or le frère préféré de John Cowper gagne à être lu car, venu tard à la littérature et mort jeune encore, il n'a pas démérité. Sa prose précise, poétique et un peu précieuse d'observateur passionné de la nature a donné naissance à une œuvre faite surtout d'essais et de réflexions philosophiques, à l'exception d'un unique roman. A travers ses opinions d'athée, de rationaliste confirmé, Il offre un contrepoint solidement argumenté à l'originalité polythéiste de celui qu'il interpelait plaisamment, mais avec affection, comme "vieil homme de Phudd!." Il allait vivre ses dernières années à Davos pour tenter de vaincre sa phtisie et y rencontra Ernst Ludwig Kirchner, le peintre allemand du mouvement *Die Brücke.*

Mais nous allons retrouver John Cowper à Patchin Place, New York—grâce à Llewelyn—puis à Blaenau Ffestiniog qu'il compare au Coucouville-les-Nuées d'Aristophane, lieux tout imprégnés dans notre esprit de sa présence, comme Dublin l'est par Joyce ou Combray par Proust. Un mystérieux correspondant dialogue avec JCP au travers de quelques lettres qui seront publiées l'une après l'autre. Nous avons aussi voulu rendre hommage dans ce numéro à David Levine, le grand caricaturiste américain qui vient de nous quitter. Il avait fait un beau portrait de JCP pour le *New York Review of Books*, portrait commenté avec pertinence et amusement par David Balcom, un Powysien de New York.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

The first part of this Spring issue is devoted to Llewelyn Powys, possibly not as well-known in France as John Cowper and Theodore. It is to the advantage of John Cowper's favourite brother that his works be better known: a late comer to literature who died fairly young, he holds his own. His precise, poetical and at times slightly overwrought prose, that of a passionate observer of nature, is the mark of his work, essentially made up of essays and philosophical meditations, with the exception of a single novel. The "damnable opinions" of the confirmed rationalist that he is advocate a solidly constructed counterpoint to the polytheist originality of the man whom he called for fun but with affection "Old Man of Phudd!" In an attempt to cure his consumption he spent his last years at Davos where he met Ernst Ludwig Kirchner, the German painter who founded the *Die Brücke* movement.

However we will follow John Cowper to Patchin Place, New York—where Llewelyn already lived—and then to the Welsh town of Blaenau Ffestiniog, which he compared to Aristophanes' Nephelococcygia, places which are to our mind as permeated by his presence as Dublin by Joyce or Combray by Proust. A mysterious correspondent is dialoguing with JCP via a few letters, which *la lettre powysienne* will publish. We also wished to pay tribute to David Levine, the great American caricaturist who died last December. He had drawn a fine portrait of JCP for the *New York Review of Books*, a portrait which David Balcom, a New York Powysian, discusses with pertinent amusement.

Visions and Revisions[1]

THREE TIMES in my life I have experienced odd hallucinations. They have come to me when I have been sleeping out of doors and under conditions which one would have thought especially unfavourable to fallacies of vision. One would not expect to be distracted by apparitions on the open downs with no living things abroad but rabbits and sensible berry-eating badgers. However, on three occasions, on bright moonlight nights, I have sat up wide awake and had time before the eidolons vanished to say to myself "Here and now the testimony of your sense is invalidated."

Llewelyn Powys by L. Kirchner, 1938

My first vision was certainly a simple and homely one and miraculous only to a man who knew the locality. I saw three hedgehogs soberly walking up a bank opposite to where I was lying. My second vision was not so reassuring. With utter clearness I watched a skeleton with its head bowed, in the attitude of a traveller facing a storm, walking with rapid strides along a ridge of ground some twenty yards away.

This was two years ago in the month of April. My third vision happened only last week. This time a faery about six inches high suddenly rose from the grass and floated away over the gorse bushes. All these quaint appearances I judge to have been unreal projections from the thistledown folly contained in my own mind—the three grave urchins betokening my indurate love for the earth; the skeleton under the moon associated with my preoccupation with death; the faery suggestive perhaps of my life-long suspicion that the solid common earth of our experience possesses an airy, dreamlike shadow dimension of which we know little.

If I were a priest in a pulpit, with an hourglass at my lawned elbow, and my body, my habitation of bones, covered up in so many yards of good black broadcloth, I could I think preach a brave homily on these three false visual impressions. For myself, I did derive from them a kind of instruction, certain hints, as it were, that went to confirm the philosophic conclusions native to the

[1] Originally published in *The American Spectator*, 1933

Visions et Révisions[1]

IL M'EST ARRIVÉ trois fois dans ma vie de faire l'expérience d'hallucinations étranges. Elles se sont produites lorsque je dormais à la belle étoile et dans des circonstances qu'on aurait pu croire bien peu aptes à des visions fallacieuses. A découvert sur les Downs, on ne s'attendrait guère à être troublé par des apparitions alors qu'à part lapins et raisonnables blaireaux mangeurs de baies, il ne s'y trouve âme qui vive. Et cependant, à trois reprises, par des nuits de pleine lune, je me suis redressé d'un seul coup les yeux grand ouverts et j'ai eu le temps avant même la disparition des spectres de me dire "Ici et maintenant le témoignage de tes sens est infirmé."

Ma première vision était à coup sûr simple et modeste, ne tenant du prodige que pour un homme qui connaissait les environs. Je vis trois hérissons gravissant calmement le talus en face de l'endroit où j'étais étendu. Ma deuxième vision ne fut pas aussi rassurante. Je vis avec une extrême clarté un squelette, la tête courbée, dans l'attitude du voyageur faisant face à la tempête, marchant d'un pas rapide le long d'une crête à quelques vingt mètres de moi.

Cela se passait il y a deux ans au mois d'avril. Ma troisième vision eut lieu la semaine dernière même. Cette fois un petit être féerique haut d'une quinzaine de centimètres s'éleva soudain de l'herbe et fut emporté au-dessus des buissons d'ajoncs. Je considère toutes ces bizarres apparitions comme des projections irréelles provenant des folles pensées flottant tel le duvet de chardon dans mon esprit—les trois petits diables solennels révélant mon amour obstiné pour la terre; le squelette sous la lune associé à ma préoccupation avec la mort; la fée suggérant peut-être mon soupçon de toujours que la terre solide et ordinaire que nous connaissons possède une autre dimension fantôme, aérienne, onirique de laquelle nous savons peu de choses.

Si j'étais prêtre en chaire, un sablier près de mon coude drapé de lin, et mon corps, cette maison d'os, recouvert d'autant de mètres de bon drap noir, il me semble que je pourrais prêcher un sermon courageux sur ces trois fausses impressions visuelles. Quant à moi, j'en ai effectivement tiré une sorte de leçon, certains indices, pour ainsi dire, qui vinrent confirmer les conclusions philosophiques propres au tempérament de mon esprit. Ces visions incertaines semblaient souligner l'aspect incertain de la vie, semblaient conforter ma croyance selon laquelle nous n'avons ni dîme à payer au tohu-bohu de l'univers astral ni gain à en espérer, mais que nous ne sommes que des ombres sans importance, d'éphémères spectres d'écume, rejetés par l'océan jamais en repos de la matière.

Si l'espèce humaine ne possédait pas cette singulière illusion de son importance, son obsession majeure, cette conclusion très évidente aurait été universellement reconnue. Et ce sera le premier pas vers la sagesse lorsque notre esprit sera assez mûr pour accepter ce fait. Il serait bien difficile d'estimer la somme de temps et d'énergie qui est chaque année dépensée à promouvoir directement et indirectement l'importance de notre espèce faite à l'image de Dieu, une espèce en fait pas meilleure que la progéniture bâtarde d'une tribu de singes bâtards, se grattant, éternuant, faisant des cabrioles, adroits à se jouer des tours en ferraillant, se donnant du mal pour se déguiser en agneaux, et

[1] Publié dans *The American Spectator*, 1933

temper of my mind. These unreliable visions seemed to emphasize the unreliable quality of life, to strengthen my belief that we have no decisive scot or lot in the riot of the astral universe, but are merely inconsequent shadows, transitory foam wraiths that have been cast up by the restless ocean of matter.

If it was not for the singular sense of self-importance that is the predominant obsession of the human race this very obvious deduction would have been universally acknowledged. And it will be the first step to wisdom when our minds are mature enough to accept this fact. It would be a hard matter to estimate the amount of time and energy that is every year wasted in “drumming up” directly and indirectly the importance of our God-like race, a race in reality no better than the bastard progeny of a bundle of bastard apes, scratching, sneezing, skiting, deft to play pranks with iron, and at pains to dress themselves up in sheep’s clothing, and to talk big about God.

We would do much better if we could accept our case as it is and give up these fine flights of fancy. As soon as ever men and women have achieved sufficient firmness of spirit, sufficient intellectual integrity to relinquish their three great illusions, the Golden Age will be approaching. Then and only then will individuals and nations be willing to inaugurate seriously a civilization of good sense, justice, and hedonism.

What then are the three great illusions of the human race? Quick as three hops of a grasshopper I will tell them off on my fingers. 1) God. 2) Immortality. 3) Morality. To the honest mind these are the three incomprehensibles that have done untold mischief. An examination of any acre of ground upon the earth’s surface proves conclusively that nature is under the surveillance of no sensitive, conscientious deity. A quite cursory review of human records reveals the fact that there is no evidence whatever to support a belief in life after death. A half hour’s study of the science of human ethics shows that these much vaunted accredited manners vary in every clime, and in every age, and have nothing whatever to do with supernatural mandates.

If once we could get our minds clear of these primitive misjudgements an enormous reservoir of dammed up energy, both spiritual and intellectual, would be released against the only sins that really do matter, the sin of stupidity and the sin of cruelty. At this epoch-interlude between the reign of superstition and the approaching regimen of science many magnanimous people expend their vital resources in trying to protect, to justify these three favoured fancies, as though to abandon them would involve the loss of all that is delicate and heroic in man’s life. On the contrary if these egg shell dogmas were discarded as infantile wish-fulfillments deriving out of a naive past the exact opposite would actually take place. When once our minds are riddled through and through with scepticism, when once our minds are rid of emotional prejudice, rid entirely of sanctified fear, then we shall find intolerable the gross transgressions of civilized conduct conspicuous everywhere today.

There is no doubt that if our brains were once free of these vapours we would soon have society organized with some show of seemliness, just as we have done in our war with external nature, where, unrestricted by the impediments of sentiment, we have subjected to our wills the most subtle, the most dark, the most monstrous forces.

As Freud so wisely delivers, how much better if those burdensome sacrifices that each one of us is called upon to make for the sake of the social contract were

fanfaronner à propos de Dieu.

Mieux vaudrait accepter notre situation telle qu'elle est et renoncer à ces belles envolées de l'imagination. Dès le moment où les hommes et les femmes auront acquis assez de fermeté d'esprit, d'intégrité intellectuelle pour abandonner leurs trois grandes illusions, l'Age d'Or ne saurait tarder. C'est alors et seulement alors que les individus et les nations seront capables d'inaugurer sérieusement une civilisation sensée, de justice et d'hédonisme.

Quelles sont donc ces trois grandes illusions de l'humanité? Rapide comme trois sauts de sauterelle, je les énumère sur mes doigts. 1) Dieu. 2) L'Immortalité. 3) la Morale. Pour un esprit honnête, telles sont les trois illusions incompréhensibles qui ont provoqué tant de ravages. L'examen de n'importe quelle partie de terrain à la surface de la terre démontre que la nature n'est sous la surveillance d'aucune divinité sensible et consciente. Un bref examen des écrits laissés par l'humanité suffit pour constater qu'on n'y trouve aucun indice qui puisse justifier la croyance en une vie après la mort. Une demi-heure à étudier la science de l'éthique humaine montre que ces préceptes tant vantés et accrédités varient selon la contrée et l'époque, et n'ont pas le moindre rapport avec des commandements surnaturels.

Si nous pouvions seulement nettoyer notre esprit de ces primitives erreurs de jugement, un énorme réservoir d'énergie retenue, spirituelle, intellectuelle, serait lâchée contre les seuls péchés qui aient vraiment de l'importance, le péché de stupidité et le péché de cruauté. A cette époque intermédiaire entre le règne de la superstition et le prochain régime de la science, bien des gens magnanimes dissipent leurs ressources vitales en s'efforçant de protéger, de justifier ces trois fantaisies favorites, comme si les abandonner entraînerait la perte de tout ce qui est délicat et héroïque dans la vie de l'homme. Au contraire si ces dogmes coquilles d'œuf étaient écartés comme autant de désirs infantiles qu'un passé naïf fait croire exaucés, c'est précisément le contraire qui arriverait. Une fois notre esprit de toutes parts criblé de scepticisme, une fois notre esprit débarrassé du préjugé de l'émotion, débarrassé de toute peur sanctifiée, alors nous trouverons intolérables les grossières et manifestes transgressions du comportement civilisé constatées partout aujourd'hui.

Il n'y a aucun doute que si jamais notre cerveau était libéré de ces miasmes, nous aurions tôt fait d'avoir une société organisée avec quelque semblant de pertinence, tout comme nous avons fait dans notre guerre avec la nature extérieure où, n'étant pas bridés par les entraves du sentiment, nous avons soumis à notre volonté les forces les plus insidieuses, les plus obscures, les plus monstrueuses.

Ainsi que Freud le fait savoir avec sagesse, comme il serait préférable que ces lourds sacrifices que chacun de nous est appelé à consentir en faveur du contrat social étaient reconnus comme dépendant en dernier ressort de la raison, et non d'une arbitraire volonté divine d'authenticité douteuse. Combien les relations humaines seraient plus saines, plus raisonnables, si nous étions libérés de toute trace d'une emprise à la "Mumbo-Jumbo, Dieu du Congo". Pour quelle raison ne pouvons-nous pas nous débarrasser de ces clichés et reconnaître la condition humaine pour ce qu'elle est—celle d'un troupeau d'animaux avides au gain, envieux de valeurs spirituelles, naufragés sur une planète isolée, et trop stupides et suffisants pour arranger les affaires de leur île qui roule dans l'espace en créant un ordre modéré quel qu'il soit?

recognized as ultimately dependent upon reason, and not upon an arbitrary divine will of dubious authenticity. How much saner, how much sounder, all human relationships would become if we were free of the last trace of "Mumbo-Jumbo, God of the Congo" governance. Why cannot we get rid of this canting talk and acknowledge the human predicament to be what it is—a herd of animals greedy of gain, envious of spiritual values, marooned upon an isolated planet, and too silly and conceited to set the affairs of their tumbling island in any kind of gentle order?

The priests and the politicians have had their opportunity and have failed. It is time for more practical measures. Nothing is of greater importance at the present day than that the rising generation should keep their minds accessible to ideas and their emotions under the vigilant subjection of their intellects.

Last night I stood watching the clouds fly by against a full moon. In a flash these driven storm racks taught me the truth. Homeless and unherded they rushed across the night, their forlorn ghostly existence for a moment visible in that same Godless reality that was present at the earth's creation, at the creation of this strange planet where upon swerving aggregates of unpredictable atoms outlandish dream-shadows stalk like skeleton wayfarers.

Llewelyn Powys

Afterword

VISIONS AND REVISIONS was the first of three essays that Llewelyn Powys published in *The American Spectator*, a monthly literary newspaper launched in New York in 1932 under the joint editorship of George Jean Nathan, Ernest Boyd, James Branch Cabell, Eugene O'Neill and Theodore Dreiser. It was Dreiser who solicited these essays from Llewelyn.

They had first met in California in 1921 and continued to see each other after Dreiser's return to New York the following year. But they lost contact from around the latter part of the 1920s, when Llewelyn was living again in Dorset. Shortly after *The American Spectator* was launched, Dreiser wrote to Llewelyn on 4 Oct. 1932 (sending the letter via John Cowper Powys at Hillsdale) asking for one of his "graceful meditations". Llewelyn replied from Chydyok on 17 Oct. delighted to be in touch again "after so many years of silence". He enclosed an essay which he said had been written "especially for St. John of the Catskills, for the Witch Doctor of Hillsdale, for the Right Reverend Archdeacon of PHUDD BOTTOM."

Dreiser replied on 5 Dec. praising the essay and saying it would be used very soon, and it appeared in the March 1933 issue under the title Llewelyn had provocatively given it. For he was at this time writing many of the essays that were later collected in *Damnable Opinions* (1935), and was obviously encouraged to do so by a sibling rivalry with John, whose quirky polytheism and mystical brand of metaphysics acted as a goad to the rationalist Llewelyn. Dreiser added in his letter: "I sent your article to Jack, and had a letter from him the other day explaining what I already knew—that is, how wide is the gulf between your respective approaches to life. It makes me laugh."

Dreiser also asked for some more pieces, and Llewelyn, responding on 20

Les prêtres et les politiciens ont eu leur heure et ont échoué. Il est temps de prendre des mesures plus efficaces. Que les générations montantes sachent garder l'esprit ouvert et leurs émotions sous le contrôle vigilant de leur intellect, c'est aujourd'hui ce qu'il y a de plus important.

La nuit dernière je regardais les nuages filer devant la pleine lune. D'un seul coup ces masses de nuages poussées par la tempête m'ont dévoilé la vérité. Sans abri et sans guide elles se ruaient à travers la nuit, leur existence spectrale désolée un instant visible dans cette réalité sans Dieu qui existait à la création de la terre, à la création de cette étrange planète où, sur des agrégats tourbillonnants d'atomes imprévisibles, des ombres-rêves étranges rôdent tels des squelettes voyageurs.

Llewelyn Powys

Postface

VISIONS AND REVISIONS fut le premier des trois essais que Llewelyn publia dans *The American Spectator*, un magazine littéraire mensuel lancé à New York en 1932 sous la direction conjointe de George Jean Nathan, Ernest Boyd, James Branch Cabell, Eugene O'Neill et Theodore Dreiser. C'est Dreiser qui demanda ces essais à Llewelyn.

Ils s'étaient déjà rencontrés en Californie en 1921 et ont continué à se voir après le retour de Dreiser à New York l'année suivante. Mais ils se perdirent de vue vers la fin des années vingt, à l'époque où Llewelyn était revenu vivre dans le Dorset. Peu de temps après que *The American Spectator* ait été lancé, Dreiser écrivit à Llewelyn le 4 octobre 1932 (par l'intermédiaire de John Cowper Powys à Hillsdale), lui demandant "une de ses gracieuses méditations". Llewelyn répondit depuis Chydyok le 17 octobre, ravi de reprendre leurs relations "après tant d'années de silence". Il y joignit un essai qui, disait-il, avait été écrit "tout spécialement pour St. John des Catskills, pour le Sorcier de Hillsdale, pour le Révérend Archidiacre de PHUDD BOTTOM."

Dreiser répondit le 5 décembre, faisant l'éloge de l'essai, disant qu'il serait bientôt publié, et il parut en effet dans le numéro de mars 1933 sous le titre provocant que Llewelyn lui avait donné. Car il était à ce moment-là en train d'écrire nombre des essais qui seraient plus tard réunis dans *Damnable Opinions* (1935) et fut de toute évidence encouragé à le faire en raison d'une rivalité fraternelle avec John dont le polythéisme excentrique et le mysticisme métaphysique agissaient comme un aiguillon sur un Llewelyn rationaliste. Dans sa lettre Dreiser ajoutait: "j'ai envoyé ton article à Jack, et j'ai eu l'autre jour une lettre de lui, expliquant ce que je savais déjà—c'est-à-dire combien large est le fossé entre vos approches respectives de la vie. Cela me fait rire."

Dreiser réclamait aussi d'autres essais, et Llewelyn, dans sa réponse le 20 janvier 1933 lui envoya quatre autres essais avec ce commentaire: "quatre pierres de plus de ma fronde—Bonne chance à elles! Attrape, Vieil Homme de Phudd, car elles te sont destinées."[2]

[2] Dans *Letters of Llewelyn Powys* (John Lane The Bodley Head, London: 1943) cette lettre est datée du 20 janvier 1932 et donc placée à l'endroit correspondant dans la séquence; en effet Llewelyn l'avait à tort datée de 1932—erreur courante lorsque l'on met la date dans les premiers jours de l'année nouvelle.

Jan. 1933, sent him four more essays with the comment: “four more sling shots—Good luck to them! Take it, Old Man of Phudd for they are meant for thee.”[1]

In his reply of 11 March 1933, Dreiser said of these essays that “everybody who read them applauded them heartily” but they could only take two of them. One of the returned essays was *God* which later appeared in the *New English Weekly* of 13 July 1933, as Llewelyn later informed him, but there are no clues as to what the other returned essay was. The two that were accepted, however, were obviously those that were later published—*Morality* in August 1933 and *Reformation* in August 1934, both of which were collected in *Damnable Opinions*.

In May 1933, however, Llewelyn, having earlier complained about the *American Spectator*’s rates for contributors of one cent per word, wrote to Dreiser about these essays in his curmudgeonly vein: “But what absolute buggers these editors of yours are. They chip and clip at my essays, return them today and recover them tomorrow. I hope to God they will publish these last two essays in some kind of form, or perhaps they have again changed their minds. Well, let ‘em go. I must, I suppose, be content with a dollar a shy ...”[2] It obviously rankled with him, for he returned to the subject in June: “I confess I do feel a certain chagrin when I contemplate your colleagues and how they have played the bugger with me. They want essays; they don’t want essays. They will accept two turned into one by the infallible literary skill of George G. Nathan! *(sic)*—and then they will postpone its publication, or indeed not publish it at all. At the same time they will be wishing to HIRE me as a penny-a-liner—a kind of street-corner whistler, but I must sing only at the approved moment and then get a turd for my pay as I stand outside the Algonquin dinner table of these roisterers whose raucous clamour is more rude and ephemeral than the crass ejaculations of so many caged blue jays!!!”[3]

By the time the last essay appeared, however, Dreiser was no longer at the journal. In a letter to Llewelyn in January 1934 he said: “As you will see from the enclosed clipping, I have resigned from the Spectator, the reason being too much work, some other work which I wish to do, but mostly the difficulty of getting into the paper the type of material which I prefer.”

This is, as far as I know, the first reprinting of *Visions and Revisions* since it appeared 77 years ago.

Anthony Head

Anthony Head is the editor of *Powys to Sea Eagle*, JCP's letters to his sister Philippa and of his *Diary for 1929* (both published by Cecil Woolf). He is also editor of the “Powys Heritage” series of booklets (by the same publisher). He is currently working, with Christopher Wilkinson, on the correspondence between Llewelyn Powys and Louis Wilkinson. He has worked as a writer and editor for Kyodo News in Tokyo since 1985.

[1] In *The Letters of Llewelyn Powys* (John Lane the Bodley Head, London: 1943) this letter is dated 20 Jan. 1932 [p.163], and positioned accordingly, and indeed Llewelyn himself incorrectly dated it as 1932—that mistake we commonly make in the early days of a new year.

[2] Ibid., p.171

[3] Ibid., p.172

Dans sa réponse le 11 mars 1933 Dreiser écrit à propos de ces essais que “tous ceux qui les ont lus les ont grandement appréciés” mais qu’ils ne pouvaient en prendre que deux. L’un des essais renvoyés était *God* qui fut publié plus tard dans le *New English Weekly* du 13 juillet 1933, comme Llewelyn l’en informa plus tard, mais on ne sait pas quel fut l’autre essai refusé. Les deux qui furent acceptés étaient évidemment ceux qui furent plus tard publiés—*Morality* en août 1933 et *Reformation* en août 1934, tous deux réunis dans *Damnable Opinions*.

En mai 1933 cependant, Llewelyn qui s’était déjà plaint des tarifs de un ‘cent’ le mot de l’*American Spectator* pour les auteurs de leurs articles, écrivit dans sa veine la plus acerbe à Dreiser au sujet de ces essais: “Vos directeurs sont de véritables salopards. Ils taillent mes essais et y font des coupes, les renvoient aujourd’hui pour les reprendre demain. J’espère bon Dieu qu’ils vont publier mes deux derniers essais sous une forme potable, à moins qu’ils n’aient encore changé d’avis. Eh bien, allons-y. Je suppose que je dois me contenter d’un dollar la partie...”[3] Cette affaire lui restait de toute évidence sur le cœur, car il revint à la charge en juin: “Je dois avouer que je suis assez ulcéré lorsque je pense à vos collègues et comme ils m’ont truandé. Ils veulent des essais; ils ne veulent pas d’essais. Ils vont en accepter deux transformés en un seul par l’infaillible talent littéraire de George G. Nathan! (*sic*)—et ensuite ils vont retarder sa publication, ou même ne pas le publier du tout. Et dans le même temps ils voudront M’EMBAUCHER comme pigiste—une sorte de vulgaire chanteur de rue, mais je ne dois chanter qu’au moment voulu, et puis gagner une crotte pour tout salaire, moi qui suis devant l’Algonquin[4] à regarder ces fêtards à table, avec leurs rauques exclamations, plus grossières, plus éphémères que les rudes cris d’autant de geais bleus en cage!!!”[5].

Mais lorsque le dernier essai parut, Dreiser ne faisait plus partie du magazine. Dans une lettre à Llewelyn de janvier 1934 il écrivait: “Comme vous le verrez dans la coupure jointe, j’ai démissionné du Spectator, la raison étant trop de travail, un autre travail que je désire faire, mais c’est surtout la difficulté de faire publier par le journal le genre d’articles que je préfère.”

Pour autant que je sache, c’est ici la première fois que *Visions and Revisions* est repris depuis qu’il parut il y a 77 ans.

Anthony Head

Anthony Head a été responsable de l’édition des lettres de John Cowper Powys à sa sœur Philippa, *Powys to Sea Eagle*, et de son Journal de 1929, *Diary for 1929*, (tous deux publiés par Cecil Woolf). Il est aussi le directeur de publication de la collection “Powys Heritage” (chez le même éditeur). Il travaille actuellement en collaboration avec Christopher Wilkinson sur la correspondance entre Llewelyn Powys et Louis Wilkinson. Depuis 1985 il vit à Tokyo où il est rédacteur pour Kyodo News.

[3] *Letters of Llewelyn Powys*, p.171

[4] Célèbre hôtel de luxe sur la 44ème Rue, entre la 5ème et 6ème Avenue, dont le restaurant était fréquenté par l’intelligentsia.

[5] *Letters of Llewelyn Powys*, p.172

Llewelyn Powys et Ernst Ludwig Kirchner[1]
ou l'histoire d'un portrait

SEULS LES HASARDS de la vie, y compris la tuberculose de Llewelyn, auront pu mettre en présence deux personnalités aussi différentes que Llewelyn Powys et le peintre allemand Ernst Ludwig Kirchner: d'un côté le fiévreux peintre "germanique" de la vie urbaine ("je suis germanique comme aucun autre artiste" déclarait-il), et de l'autre l'écrivain pastoral anglais, imprégné de savoirs campagnards.

Leur rencontre eut lieu à Davos. Llewelyn et Alyse étaient arrivés en Suisse fin décembre 1936. Après être restés quelques jours à Lausanne pour consulter l'ancien docteur de Llewelyn, ils vinrent à Clavadel et furent hébergés par Lisaly Gujer[2], une amie de longue date de Llewelyn.

Ils firent bientôt la connaissance de Ernst Kirchner qui était venu à Davos en 1917 et qui, en 1923, s'était établi dans une maison de paysan appelée "Wildboden" au-dessous du sanatorium. En mai 1937 Louis Wilkinson visita Llewelyn et Ernst Kirchner invita les deux hommes à venir voir ses tableaux, entassés dans un grenier qui avait probablement servi autrefois pour le foin.

> Les tableaux étaient empilés contre les murs. Il y en avait au moins une centaine. Toile après toile étaient placées devant nous par ce pâle peintre passionné qui les avait créées. Une telle succession de tableaux mit à rude épreuve nos réactions émotionnelles, mais ce fut malgré tout une expérience inoubliable. Telle toile avait les couleurs flamboyantes des tropiques, telle autre les tons neutres d'un étang sous les saules, et puis telle autre s'évanouissait dans des teintes de coucher de soleil d'un monde de la quatrième dimension. C'était comme si cet artiste extravagant avait été écorché vif et voyait avec les nerfs de son corps la terre et les gens et les bêtes qui vont de conserve sur cette terre; comme si toute sa chair exacerbée avait les yeux d'Argus.[3]

Llewelyn décrit là des tableaux fort différents de ceux qui avaient rendu le peintre célèbre, les tableaux éclatants et violents de la vie nocturne à Berlin. Llewelyn cependant semble en avoir également vu quelques-uns de ceux-là:

> ... dans les dancings des grandes métropoles de fabuleux mortels, modernes et monstrueux, avec moultes tignasses et grimaces, jetaient des regards concupiscents, se tenant à jamais en équilibre sur leurs dix légers incroyables ongles de doigts de pied dans les cavernes électriques des cafés aveugles.[4]

---

[1] Je remercie le Dr. Peter Foss pour ses conseils et l'autorisation de reproduire ses photos.

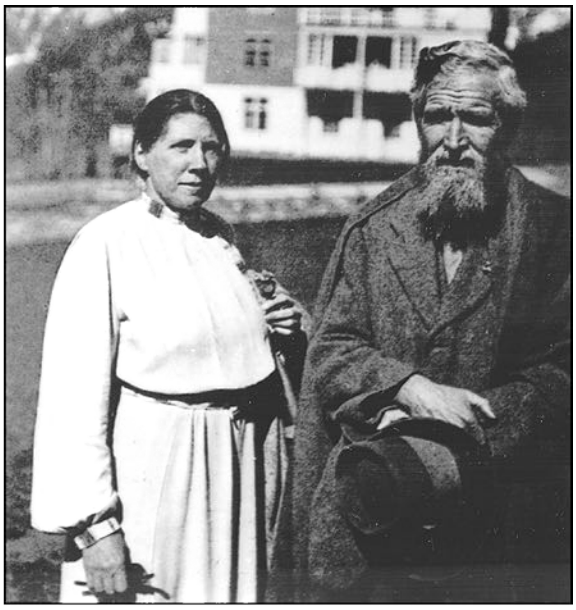
[2] Llewelyn avait fait la connaissance de Lise Gujer en 1911 lorsque celle-ci, âgée de 17 ans, était elle-même une patiente à Clavadel. En 1912, après la randonnée désastreuse de Llewelyn au-delà du col de Furka, elle s'était occupée de lui. Lorsqu'il revint avec Alyse, elle le soigna de nouveau. Après la mort de Llewelyn elle déménagea et s'installa dans un autre chalet, "Gruoba" dans la vallée du Sertig. Lisaly était tisserande et créait des étoffes et des tapisseries d'après les dessins de Kirchner mais aussi d'après les siens propres. Elle mourut en 1967. Son œuvre fut exposée au musée Kirchner à Davos en 1999. Cf les article de Peter Foss 'Sleuthing in Davos', *Powys Society Newsletter* 39, avril 2000, et 'Tackling the Furka', *Powys Notes* (printemps 2002).

[3] Llewely Powys, *Swiss Essays*, 'Ernst Ludwig Kirchner', John Lane The Bodley Head, 1947, p.21. Parut d'abord dans *John o'London Weekly*, 11 août 1939.

[4] Ibid., p.21.

Llewelyn Powys and Ernst Ludwig Kirchner[1]
or the story of a portrait

ONLY THE HAPHASARDS offered by life, including Llewelyn's tuberculosis, could have brought together two such different personalities as Llewelyn Powys and the German painter Ernst Ludwig Kirchner: the feverish "Germanic"painter of urban life ("I am Germanic like no other artist" as he declared) and the pastoral English writer steeped in country lore.



Lisaly and Llewelyn at Davos
courtesy Peter Foss

It was in Davos that their encounter took place. Llewelyn and Alyse had arrived in Switzerland at the end of December 1936. After staying a few days in Lausanne to consult Llewelyn's old doctor, they finally came to Clavadel and were hosted by Llewelyn's old friend, Lisaly Gujer[2].

They soon made the acquaintance of Ernst Kirchner who had been at Davos in 1917 and who in 1923 had established his home in an old farmhouse called "Wildboden", below the sanatorium. In May 1937 Louis Wilkinson came for a visit and Ernst Kirchner invited the two men to see his paintings, stacked in a room where hay had been stored in former times.

> The pictures were piled against the walls. There must have been a hundred or more of them. Canvas after canvas was set before us by this pale, passionate painter who was their creator. In spite of the strain that was put upon our emotional responses before such an endless succession of pictures it was an experience never to be forgotten. Now there would be one in the flaming colours of the tropics, now one in neutral tones of a pond under willows, and now another fainting away into the sunset shades of a fourth-dimensional world. It was as though this aberrant artist had been stripped of his skin and saw the earth and the people and the beasts that walk together over the face of the earth with the nerves of his body; as though all his sensitive flesh were Argus-eyed.[3]

Llewelyn is describing here very different paintings from the dazzling and violent

[1] I am indebted to Dr. Peter Foss whom I thank here for the photographs he provided as well as for his advice.

[2] Llewelyn had met the seventeen-year old Lise Gujer in 1911 when she was herself a patient at Clavadel. In 1912, after his disastrous walk over the Furka Pass, she tended to him. In 1922 she met Ernst Kirchner, who had come to live in Davos. When Llewelyn came back in 1937 with Alyse, she nursed him again. After Llewelyn's death she moved to another cottage, "Gruoba" in the Sertig valley. She was a weaver and created textiles and tapestries to the designs of Ernst Kirchner but also to her own. She died in 1967. In 1999 her work was shown at the Kirchner museum in Davos. See Peter Foss, 'Sleuthing in Davos', *Powys Society Newsletter* 39, April 2000 and its sequel, 'Tackling the Furka', published in *Powys Notes* (Spring 2002).

[3] Llewelyn Powys, *Swiss Essays*, 'Ernst Ludwig Kirchner', John Lane The Bodley Head, 1947, p.21. The essay had first appeared in *John o'London's Weekly*, August 11, 1939.

Le monde de Berlin que Kirchner avait décrit était le monde impitoyable des prostituées qu'il appelait ses "hiéroglyphes", son choix d'un symbole violent de la vie citadine, de sa brutalité, de sa décadence, de ses instincts pervers et de la solitude qu'on y rencontre, transcrits en des couleurs dures, parfois mates, irréelles, avec une perspective déformée. C'est le monde que Bertold Brecht et Kurt Weil allaient transposer dans *L'Opéra de Quat'sous*. Les tableaux de Kirchner jusqu'à la fin de la Grande Guerre, c'est-à-dire pendant à peu près six ans, portent la vraie marque de son génie et montrent qu'il fut très influencé en particulier par Matisse, bien qu'il n'ait jamais voulu l'admettre. Les paysages pastoraux suisses peints plus tard sont plus abstraits, moins excitants, ils n'ont pas la dureté et la fièvre du peintre, plus jeune. Quand Ernst Ludwig Kirchner mit fin à sa vie le 15 juin 1938, à l'âge de 58 ans, il laissait plus d'un millier d'huiles, plusieurs milliers de pastels, de dessins et d'estampes, ainsi que des gravures sur bois et des cartons de tapisserie en grand nombre.[5]

Kirchner était né en 1880 à Aschaffenburg en Bavière, dans une famille bourgeoise aisée, il était le fils d'un ingénieur chimiste spécialisé dans l'industrie du papier. Sa mère faisait partie du monde des affaires et avait des ancêtres huguenots, ce qui peut expliquer qu'il ait, plus tard, pris le pseudonyme de 'Louis de Marsalle' pour signer ses écrits sur l'art. En 1887 sa famille vint à Perlen près de Lucerne, puis revint à Chemnitz en Allemagne. Ernst Ludwig montra de bonne heure des dons pour le dessin. Au cours d'un voyage à Nuremberg il découvrit les gravures d'Albrecht Dürer et déclarera plus tard qu'il s'en estimait l'un des vrais héritiers. En 1901, obéissant à son père qui voulait pour lui une carrière "respectable", il entreprit des études d'architecture à la Technischen Hochschule de Dresde. En 1903 il vint à Munich et y suivit des cours de peinture à la Kunsthochschule tout en fréquentant des cours d'art graphique et de dessin d'après modèle vivant. Très tôt il se rebella contre la vie confortable qu'il menait et décida de "revenir à la nature" et de vivre une vie plus naturelle dans les cercles bohêmes. En 1905 il fonda à Dresde le groupe expressioniste d'avant-garde *Die Brücke*, (nom peut-être influencé par les écrits de Nietzsche), et en 1906 il en grava le programme sur bois:

> Ayant foi en l'évolution, en une génération nouvelle de créateurs doués de discernement, nous appelons toute la jeunesse à se rassembler. En tant que jeunesse porteuse de l'avenir, nous voulons obtenir une liberté d'action et de vie face aux puissances anciennes et bien établies. Est avec nous celui qui traduit avec spontanéité et authenticité ce qui le pousse à créer.

Le groupe comprenait des peintres comme Erich Heckel, Karl Schmidt-Rottluff, Emil Nolde et Max Pechstein, qui avaient tous subi l'influence de Van Gogh et des Fauves, particulièrement de Matisse à partir de 1909. Ils étaient en faveur du primitivisme, de la sculpture africaine, de la musique noire américaine, et de l'art des îles Palau en Micronésie qui les faisaient rêver à l'harmonie d'époques anciennes plus heureuses. Le but recherché par Kirchner était "le dessin libre d'individus libres, dans un environnement naturel", et il expérimentait les coups de pinceaux spontanés, la distortion et les couleurs primaires. Ces palettes non réalistes devaient être comprises comme des effusions de la psyché de l'artiste. En 1911, Kirchner quitta Dresde pour Berlin où il fonda avec Pechstein une école

[5] Une importante exposition des œuvres de Ernst Kirchner a eu lieu en 2008 au Musée d'Art Moderne de New York.

pictures of night-life in Berlin which had made the painter's reputation. Llewelyn however seems to have had a glimpse of these too:

> ... in the dancing halls of great cities fabulous mortals, modern and monstrous, with many a mop and mow, leered with lust, poised for ever upon their ten light fantastic toe-nails in blind café caves of electricity.[4]

The Berlin world Kirchner had described is the harsh world of the street walkers, those he called his "hieroglyphs", who were his choice of a violent symbol for metropolitan life, its brutality, decadence, perverse instincts and the loneliness one often encounters, usually painted in harsh, sometimes muted, unreal colours and distorted perspective. It is the world that Bertold Brecht and Kurt Weil would later transpose in *The Threepenny Opera*. Kirchner's paintings, up to the end of the Great War, that is for about six years, bear the genuine hallmark of his genius, more influenced than he would have liked to admit by Matisse, as it clearly appears when comparing their works. His later pastoral Swiss landscapes are more abstract, less exciting, they do not have the harshness and fever of the younger Kirchner. When Ernst Ludwig Kirchner put an end to his life on June 15, 1938, at the age of 58, he left more than a thousand oil paintings, several thousand pastels, drawings and prints, many woodcuts and textiles[5].

Kirchner was born in 1880 in Aschaffenburg, Bavaria from wealthy, bourgeois parents. His father was an engineer and chemist in the paper industry. His mother, who belonged to the business world, had Huguenot ancestors, which might explain that he would later take the pen-name of 'Louis de Marsalle' to sign essays about his art. In 1887 his family moved to Perlen, near Lucerne, then to Chemnitz back in Germany again. Ernst Ludwig had a precocious gift for drawing and during a visit to Nuremberg he discovered Albrecht Dürer's engravings. He would say later that he counted himself one of Dürer's legitimate heirs. In 1901, to obey his father who wanted him to embrace a "respectable" profession, he began studying architecture at the Technischen Hochschule in Dresden. In 1903 he came to Munich and studied painting at the Kunsthochschule, and at the same time took life drawing classes and a class on graphic art. He early rebelled against his comfortable life and decided "to go back to nature", and live a more natural life in bohemian circles. In 1905, he founded the avant-garde Expressionist group *Die Brücke* (a name which might have been inspired by Nietzsche) in Dresden and in 1906 he carved their programme in wood:

> With faith in development and as a new generation of creators and connoisseurs, we call together all young people. As young people ourselves, we carry the future and want to create for ourselves freedom of life and movement against the long-established power of our elders. Everyone who conveys his creative energy directly and authentically belongs with us.[6]

The group included painters such as Erich Heckel, Karl Schmidt-Rottluff, Emil Nolde and Max Pechstein, all influenced by Van Gogh and the Fauvists, especially Matisse whom Kirchner discovered in 1909. Because of their nostalgia for the harmony of bygone, happier days, they favoured primitivism, African masks,

---

[4] *Swiss Essays*, p.21

[5] A major exhibition of Ernst Kirchner's work took place in August-November 2008 at the MOMA (Museum of Modern Art) in New York .

[6] See http://www.germanhistorydocs.ghi-dc.org/sub_image.cfm?image_id.

de dessin. Ce fut aussi l'année où Kirchner rencontra une danseuse de cabaret, Erna Schilling, qui allait devenir sa compagne.

1912 fut l'année de sa rencontre avec Edvard Munch et l'écrivain Alfred Döblin. En 1913, il envoya un tableau à l'*Armory Show*, qui se tenait à New York et vint ensuite à Chicago et Boston. Il commença à peindre des scènes de rue et rédigea la *Chronik der Brücke*, un texte qui définissait la philosophie du groupe. Mais ce texte fut rejeté par les autres membres du groupe et conduisit finalement à sa dissolution.

Il souffrait alors de dépressions nerveuses et d'alcoolisme mais continua néanmoins à peindre. Lorsque la guerre fut déclarée, il se présenta comme "volontaire involontaire" et fut versé dans l'artillerie de campagne. Son incorporation déclencha cependant en lui une réaction de panique et il fut renvoyé en octobre 1915 à la vie civile compte-tenu de son état dépressif ainsi que d'une grave maladie pulmonaire, à condition qu'il se fasse soigner dans un sanatorium, ce qu'il fit. De retour à son atelier de Berlin, il peindra deux autoportraits très durs et symboliques, l'un en alcoolique déprimé, l'autre le montrant en uniforme avec la main droite coupée à la hauteur du poignet. La peur d'être appelé de nouveau au front le conduisit à de nombreux excès. Dans une lettre de 1916, il écrivit:

> Le plus lourd fardeau de tout est le poids de la guerre et la superficialité grandissante. Cela me donne sans cesse l'impression d'assister à un carnaval sanglant. J'ai l'impression que l'issue ne va pas tarder et que tout est sens dessus-dessous (...). J'essaie quand même de mettre un peu d'ordre dans mes pensées et d'extraire une image de notre époque de ce chaos, ce qui est après tout mon rôle.[6]

A la fin de 1916, il fit un autre séjour en sanatorium dans la région de Berlin, puis deux amis arrangèrent pour lui un séjour à Davos. Il revint à Berlin mais s'en retourna à Davos en mai 1917. Son docteur diagnostiqua une dépendance à la morphine, qui lui avait été administrée lors de ses séjours dans les sanatoriums allemands. Il fut progressivement sevré et définitivement guéri de sa dépendance en 1921.

Le 3 juillet 1919 il écrivait depuis Davos à un ami: "... le cher Van de Velde[7] écrit aujourd'hui que je devrais revenir à la vie moderne. Pour moi cela est hors de question. Et je n'en ai aucun regret... Les délices offerts par le monde sont les mêmes partout, et ne diffèrent que par leur aspect extérieur. Ici on apprend comment voir plus loin et aller plus profond que dans la vie 'moderne' qui est en général tellement plus superficielle en dépit de la richesse de ses formes extérieures."

Dans ce nouvel environnement son style changea et de peintre de la ville il devint un peintre de la vie rurale. En janvier 1919 sa presse lui fut envoyée de Berlin, ce qui lui permit de réaliser ses gravures sur bois en couleur *Nuit de clair de lune en hiver* et *Les Pins*. Ses thèmes principaux étaient désormais les paysages et la montagne.

En 1922 Kirchner fit la connaissance du poète Jakob Bosshart et de sa femme, ainsi que de Lise Gujer, qui allait tisser des tapisseries d'après ses cartons

---

[6] Cité dans *Masters of Western Art*, Taschen GwbH, 2002.

[7] Van de Velde (1863-1957), peintre et architecte belge. Pendant la première guerre vécut en Suisse et aux Pays-Bas, où il conçut le musée Kröller-Müller à Otterlo. Il fut l'un des fondateurs de 'l'Art nouveau' belge.

American ‘Negro’ music, exotic lands such as Pacific islands. Kirchner’s aim was “free drawing of free individuals in free naturalness”, experimenting with untamed brushstrokes, distortion and primary colours. These unrealistic colour schemes were to be understood as effusions of the artist’s psyche. In 1911, Kirchner moved to Berlin and started a drawing school with Pechstein. That year he met his future lifelong partner Ema Schilling, who was a dancer in a cabaret.

1912 was important to Kirchner because he met Edvard Munch and the writer Alfred Döblin. In 1913 he sent one painting to the *Armory Show* in New York, which later moved to Chicago and Boston. He also began painting his street scenes, and wrote the *Chronik der Brücke*, which outlined the group’s philosophy, but his ‘Charter’ was rejected by the other members, and finally led to the breaking up of the movement.

Although going through phases of breakdowns and excessive drinking, he went on painting. At the outbreak of war, he reported as an "involuntary volunteer" for the artillery. His enrolment threw him into a panic, and eventually because of his depressive state and also of a serious lung condition, he was discharged in October 1915 from the army on condition that he be treated in a sanatorium. In mid-December 1915 Kirchner thus entered a sanatorium at Königstein in the Taunus region and later was to stay at others. Back in his Berlin studio he then painted two harsh self-portraits, one as a depressed alcoholic, the other in his uniform, with the formidable symbol of his right hand cut off at the wrist. He was frightened that he might be enrolled again, and sank into many excesses. In a 1916 letter he wrote:

> The pressure of war and the increasing superficiality weighs heaviest of all. I constantly have the impression of a bloody carnival. It is as though the decision is hanging in the air and everything is topsy-turvy.(...) All the same, I still try to order my thoughts and create an image of our age out of the confusion, which is, after all, my task.[7]

At the end of 1916 he entered another sanatorium in the Charlottenburg district of Berlin, after which two friends set up a convalescent stay for him for the first time in Davos. He went back to Berlin but in early May he visited Davos for the second time. His doctor diagnosed an addiction to morphine which Kirchner had been given in the German sanatoriums. He was gradually weaned from morphine and finally cured of his addiction in 1921.

From Davos he wrote 3 July 1919 to a friend: “... Dear Van de Velde[8] writes today that I ought to return to modern life. For me this is out of the question. Nor do I regret it... The delights the world affords are the same everywhere, differing only in their outer forms. Here one learns how to see further and go deeper than in ‘modern’ life, which is generally so very much more superficial despite its wealth of outer forms.”

His style changed in this new environment, from the city painter he had been to a pastoral painter. In January 1919, Kirchner's hand printing press reached Davos from Berlin which enabled him to execute his coloured woodcuts *Moonlit Night in Winter* and *Pines*. His major themes were now mountain life and landscape.

---

[7] Quoted in *Masters of Western Art*, Taschen GwbH, 2002.

[8] Henry Van de Velde (1863-1957) was a Belgian designer and architect who, during WW1, lived in Switzerland and in the Netherlands, where he designed the Kröller-Müller Museum in Otterlo. He was one of the founders of the Belgian ‘Art nouveau’.

à lui, et également Dr. Frederic Bauer, qui devint un acheteur et collectionneur assidu de ses tableaux. Kirchner revint en Allemagne à plusieurs reprises en 1925 et 1926. Il fut même question à un moment de lui confier une chaire de professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Dresde. (En fait celle-ci fut donnée à Otto Dix.) Durant ces années, il adopta un style nettement plus abstrait. Il revint à Davos sans cesser toutefois de se rendre en Allemagne jusqu'à l'année 1932, date à partir de laquelle l'ascension politique d'Adolf Hitler l'en dissuada. En 1933 il eut une exposition personnelle à la Kunsthalle de Berne, ce qui lui donna de grandes satisfactions car de nombreux collectionneurs achetèrent des œuvres de lui, ainsi que le Musée de Berne qui acquit *Dimanche dans les Alpes* et *Scène au puits*. Comme il l'avait prévu, la prise de pouvoir des Nazis en janvier 1933 commença à avoir des conséquences désastreuses pour les arts, et son marchand de tableaux, Manfred Schames, partit pour la Palestine. En 1935 Kirchner vint à Berne voir une exposition de Klee au Kuntshalle et peignit des scènes de rue bernoises, abandonnant son style abstrait influencé par le cubisme.

En 1936 l'Association des Artistes allemands fut dissoute et les attaques politiques contre l'art moderne se firent plus nombreuses. De nouveau la santé de Kirchner se détériorait, et il se plaignait de douleurs intestinales et de perte de poids. Il recommença sans doute aussi à prendre de la morphine.

Llewelyn n'a sans doute pas su grand'chose de la vie de Kirchner en Allemagne. Mais il le vit souvent pendant ces deux années 1937 et 1938 et le décrit avec une grande affection:

> Ses mouvements nerveux, adroits et légers tels ceux d'un oiseau, son front aussi blanc que neige fondue, ses yeux bleu-gris toujours vulnérables comme ceux d'un enfant, tout cela dénotait un esprit aiguisé s'animant au-delà de la mesure régulière du rythme normal propre à notre terre (...) et il était clair depuis longtemps pour les amis de Kirchner que ses soupçons et son opiniâtreté, ses fiertés et ses désespoirs, créaient un dangereux état de tension entre les demandes banales de sa vie de tous les jours et les exigences extravagantes de ses illusions inhumaines et astreignantes.[8]

Il semble que ce soit vers la fin de 1937 que le peintre ait fait des croquis de Llewelyn dans les bois, et comme l'écrit Llewelyn

> pendant plus d'une heure il ne cessa de danser autour de moi entre les arbres, utilisant une infinité de feuilles de papier tandis qu'il me scrutait, tantôt de derrière un tronc, tantôt de derrière un autre. Ho, ho, pensais-je, c'est de mon âme qu'il cherche à se saisir. Il regarde à travers l'épaisseur de ma chair comme si c'était du verre, comme s'il contemplait et examinait un elfe tout au fond d'un poêlon de limpide eau de puits."[9]

Quand il vit le tableau inachevé fait à partir de ces croquis (un des derniers du peintre), Llewelyn fut obligé d'avouer "hélas! je ne ressentais aucune parenté avec la figure centrale,"

> (...) tout l'égoïsme de ma nature terrienne rejetait toute parenté avec ce prophète de studio, avec cet idéaliste délicat, avec ce bouclé blond traînant la pantoufle sans une ride au front, qui jamais ne s'était soulagé en plein air ni ne s'était baigné dans un fossé, jamais n'était monté à cheval ni n'avait entendu les lions rugir.[10]

---

[8] *Swiss Essays*, p.25.

[9] Ibid., p.23.

[10] Ibid.

In 1922 Kirchner met the poet Jakob Bosshart and his wife as well as Lise Gujer, who was to weave tapestries from his designs, and Dr. Frederic Bauer who became a regular buyer and committed collector. He went back to Germany in 1925 and 1926, and there was talk of giving him a professorship at the Dresden Academy of Art. (In fact it went to Otto Dix.) At the time, his style moved towards more abstraction. He went back to Davos, but did not sever his link with Germany which he often visited until 1932 when he became alarmed at political developments following the rise of Adolf Hitler. In 1933 he had a solo exhibition at the Kunsthalle in Bern which was satisfactory to him because numerous collectors bought pictures, as well as the Bern Museum of Art which bought *Sunday in the Alps* and *Scene at the Well*. As he had foreseen, the Nazis' seizure of power in January 1933 began to affect the arts, and his dealer Manfred Schames emigrated to Palestine. In 1935 Kirchner visited the city again to see a Klee exhibition at the Kunsthalle, and painted Bern city scenes, abandoning his Cubist-inspired abstract manner.

In 1936 the German Artists' Association was dissolved and political reprisals against modern art increased. Kirchner's health deteriorated again and he complained of intestinal trouble and loss of weight. He also probably began to take morphine-based medicines.

Llewelyn would in all probability not have known much about Kirchner's previous life. But he often sees him during these years 1937 and 1938, and describes him with fondness:

> His nervous movements, deft and light as those of a bird, his forehead white as sleet, his grey-blue eyes vulnerable still as those of a child, all told of a spirit quickened beyond the even measure of our earth's common rhythm (...) and it had long been plain to the friends of Kirchner that his suspicions and wilfulness, his prides and his despairs, were creating a dangerous state of tension between the humdrum exigencies of his everyday life and the extravagant demands of his inhuman and exacting illusions.[9] .

It was towards the end of 1937 that the painter sketched Llewelyn in the woods and as Llewelyn wrote:

> he kept dancing about me between the trees for more than an hour, using up endless sheets of paper as he peered at me, now from behind this trunk, now from behind that. 'Hello!', I thought, 'it is my soul he is after. He looks through my solid flesh as though it were glass, as though he were gazing at and scrutinizing an elf at the bottom of a pipkin of clear well-water.'[10]

When he saw the unfinished painting (one of the painter's last) resulting from these sketches, Llewelyn was forced to admit "...alas! the central figure I could feel no kinship with"

> (...) All the egoism of my earth-born nature disclaimed relationship with this studio prophet, with this dainty idealist, with this slipper-slopper golden-locks who had not one wrinkle on his brow and who had never in his life eased himself in the open country, bathed in a field ditch, mounted a horse, or heard lions roar.[11]

At least, that is the romantic perception Llewelyn had of himself. But the sketch

[9] *Swiss Essays,* p.25

[10] Ibid., p.23

[11] Ibid.

C'est du moins la perception romantique qu'avait Llewelyn de lui-même. Mais le croquis[11] fait par Kirchner semble avoir capté quelque chose de la noble nature intérieure de Llewelyn et faire écho à la célèbre photographie qui montre Llewelyn en prophète de l'Ancien Testament, debout devant la maison de Chydyok, son ankh dans la main gauche, tenant un bâton qui ressemble étonnamment à une crosse d'évêque ou à une houlette de berger.[12]

Llewelyn admirait Kirchner et aimait l'homme, mais, comme il l'écrivit, il était convaincu qu'il "n'avait pas vraiment gagné la confiance" du peintre. Il y avait bien sûr aussi la barrière de la langue qui faisait obstacle à une compréhension plus profonde. Il semblait à Llewelyn que parfois le peintre ne comprenait pas réellement son anglais, mais que par fierté il ne l'aurait jamais admis. Il aurait été intéressant de savoir quels étaient les sujets dont ils discutaient pendant les nombreuses occasions où ils se rencontraient pour des promenades ou des pique-niques. Mais embarrassé par sa nervosité et sa mauvaise santé Kirchner montrait parfois une certaine méfiance. Un jour Llewelyn tenta de lui exposer quelques théories sur l'art empruntées à *Intentions* d'Oscar Wilde, mais Kirchner réagit en se fâchant, s'exclamant qu'il ne lui avait pas encore été donné de rencontrer un écrivain qui comprenne quelque chose à l'art[13]. Kirchner avait d'ailleurs écrit "un peintre peint l'apparence des choses, non leur véracité objective, en fait il crée de nouveaux aspects de ces choses." Malgré l'impression première profonde que lui avaient fait les tableaux de Kirchner, il est hors de doute que la compréhension de 'l'art moderne' qu'avait Llewelyn ne pouvait être que limitée et il trouvait "incompréhensibles" les paysages de Kirchner.[14]

En octobre 1937, Llewelyn écrivait à John Cowper:

> Samedi, nous avons fait un pique-nique avec le peintre moderne allemand Kirchner. Il est susceptible, soupçonneux au-delà de tout ce qui paraît crédible, mais oh! si charmant—il a plus de soixante ans[15] et c'est un curieux personnage—mais malin comme un singe, et avec une grande délicatesse et un grand orgueil. Il a en ce moment une exposition à New York[16] et tu aurais dû voir comme il faisait du charme à Alyse, 'comme un gitan', dit-elle. Hitler a retiré 26 de ses tableaux et les a fait mettre à Munich dans le Hall de l'Art Dégénéré pour que les Nazis les tournent en dérision.

Et deux ans plus tard, il écrivit à Reginald Marsh, un autre ami peintre:

> ... Lisaly a acheté le tableau que Kirchner avait fait de moi dans le bois. Elle l'aime et l'a accroché dans le salon. Il va du plafond jusqu'au sol et il est admiré par tous ceux qui aiment 'l'art moderne', mais ni Alyse ni moi ne pouvons le souffrir. Il est remarquable—avec des couleurs extraordinaires, et au milieu d'un bois, avec deux oiseaux à ses pieds Maître Llewelyn—et un tel **** prophète de studio traînant la pantoufle jamais je n'ai vu. Tout le monde dit que cela montre la victoire de l'esprit sur le corps mais j'aurais préféré qu'il célèbrât le triomphe d'un Maître

[11] Voir le portrait de Llewelyn, p.2 ci-dessus.

[12] Voir planche 26 dans *The Brothers Powys*, R.P. Graves, Routledge & Kegan Paul, London, 1983.

[13] *Swiss Essays*, p.21.

[14] Ibid.

[15] Il n'avait que 58 ans.

[16] En fait l'exposition eut lieu au Detroit Institute of Art.

Kirchner made[12] seems to have retained something of the inner and noble nature of Llewelyn and echoes the famous photograph of Llewelyn as the Old Testament prophet, standing in front of his house in Chydyok holding, with his ankh in his left hand, a staff which looks strangely like a bishop's crosier or a shepherd's crook.[13]

Llewelyn by Ernst Ludwig Kirchner
courtesy Peter Foss

Llewelyn admired Kirchner and liked the man, but he was convinced that, as he said, he "had not won Kirchner's confidence". There was also of course the language barrier which prevented deeper understanding. Llewelyn had the impression that sometimes the painter did not properly understand his English but, out of pride, would not admit it. It would have been interesting to know what the subjects of their discussions were during the many occasions when they met for walks or picnics. But due to his nervousness and ill health, Kirchner showed at times a certain distrust. One day Llewelyn tried to expound some theories on art which he took from Oscar Wilde's *Intentions*, but Kirchner reacted with anger, exclaiming that he had yet to meet a writer who understood anything about art[14]. Kirchner had written that "a painter paints the appearance of things, not their objective correctness, in fact he creates new appearances of things." Despite the profound initial impression Kirchner's paintings had made on him, there can be little doubt that Llewelyn's appreciation of 'modern art' would only be limited and he thought his landscapes "incomprehensible"[15].

Llewelyn wrote 8 October 1937 to John Cowper:

> On Saturday we had a picnic with the German modern artist Kirchner. He is touchy, suspicious beyond what is credible to me, but Oh! so charming—over sixty[16] and a quaint one—but clever as an ape and with great delicacy and great personal pride. He is having an exhibition in New York now and you should have seen how he 'got after' Alyse, 'like a gypsy', she said. Hitler has removed 26 of his pictures and placed them in the Hall of Bad Art at Munich for the Nazis to deride.

And two years later, he wrote to Reginald Marsh, another friend and painter:

> ... Lisaly has bought the picture Kirchner did of me in the wood. She loves it and has hung it in the sitting room. It reaches from ceiling to floor

[12] See p.2 above.

[13] See plate 26 in *The Brothers Powys*, R.P. Graves, Routledge & Kegan Paul, London, 1983.

[14] *Swiss Essays*, p.21

[15] Ibid.

[16] He was in fact 58.

> Coq de basse-cour!!! car leur idéaliste à la gomme sans une ride sur le front est, pour autant que je puisse le voir, le plus grand niais qui ait jamais léché un plat.[17]

Il n'est pas du tout sûr que Llewelyn aurait compris que, comme Kirchner lui-même l'écrivit, "mes tableaux sont des allégories, non des portraits."

Malcolm Elwin, le biographe de Llewelyn, rapporte que Llewelyn avait remarqué au cours de l'été 1937—bien avant le suicide de Kirchner en juin 1938—l'expression de souffrance et de folie qui marquait le visage du peintre, et avait été oppressé par des pressentiments. Les nouvelles attaques du gouvernement nazi contre l'art moderne n'ont pu que contribuer à la dégradation de son état mental. En juin les nazis déclarèrent que l'art moderne était dégénéré et ont commencé à enlever des œuvres des musées. Quelques 650 tableaux, sculptures, dessins, œuvres graphiques de Kirchner furent confisqués, vendus à l'étranger ou détruits. L'exposition d'Art Dégénéré de Munich qui comprenaient certains des tableaux de Kirchner fut promenée dans toute l'Allemagne. L'Académie des Arts de Prusse exigea que Kirchner démissionne. Il répliqua: "Si mon nom est tellement odieux à l'Académie, qu'elle le raye"—ce qui fut fait. Kirchner tenta de consolider sa situation en Suisse en prenant la nationalité suisse pour lui-même et pour Erna, et durant le dernier mois de sa vie, songea à régulariser son union avec sa compagne. Et avec l'Anschluss, le 13 mars 1938, les troupes allemandes à la frontière avec l'Autriche n'étaient plus qu'à moins de vingt kilomètres de Davos.

Le 15 juin 1938, un peu avant dix heures du matin, appuyant un pistolet contre son cœur, Ernst Ludwig Kirchner tira. Llewelyn devait confier à sa sœur Katie: "je crois qu'il était déprimé parce que ses tableaux étaient diffamés en Allemagne, et aussi parce que sa femme s'était cassé le bras, et aussi parce qu'il se droguait."

Ernst Ludwig Kirchner fut enterré le 18 juin dans le petit cimetière de Davos[18] dans les bois. Dans la notice nécrologique publiée dans le *Courrier de Davos* du 8 juillet, Llewelyn écrivit:

> Ses yeux étaient vulnérables comme ceux d'un enfant, et lorsque j'étais avec lui je me demandais souvent comment une nature à la constitution si délicate avait réussi à survivre aussi longtemps dans notre monde grossier, ignorant et enténébré.

Jacqueline Peltier

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Llewelyn Powys[1]

IT WAS IN 1921 that I first saw Llewelyn Powys, in the New York office of *The Freeman*. He had just come from Africa, where, for five years, he had managed a sheep and cattle ranch on the shore of Lake Elmenteita. One of a group of brothers and sisters who were all prodigiously gifted, with two great English poets among their forbears,—John Donne and William Cowper,—he was already

[17] *The Letters of Llewelyn Powys*, John Lane The Bodley Head, 1943, pp.277-8.

[18] Erna Schilling fut autorisée à utiliser le nom de Kirchner et vécut dans la maison de Wildboden jusqu'à sa mort le 2 octobre 1945.

[1] V.W. Brooks, preface to L. Powys, *Earth Memories*, W.W. Norton, New York: 1938.

> and is admired by lovers of 'modern art', but Alyse and I can't abide it. It is remarquable—with sensational colours, and in the middle of a wood, with two birds at his feet, Master Llewelyn—and a more —— slipper-slopper studio-prophet I have never seen. They all say it shows the victory of the spirit over the body but I had rather it celebrated the triumph of good master cock-a-doodle!!! for their fine idealist without a wrinkle in his forehead is, as far as I can see, the biggest ninny who ever licked a plate.[17]

It is not at all sure he would have understood that, as Kirchner declared himself, "My paintings are allegories not portraits."

Malcolm Elwin relates how Llewelyn, during the summer of 1937—long before Kirchner's suicide in June 1938—had noticed the look of suffering and madness on the painter's face and had been oppressed by forebodings. The new attacks on modern art by the German government could only have contributed to the worsening of his mental state. In June the Nazis pronounced modern art to be degenerate and began removing works from museums. About 650 paintings, sculptures, drawings and graphic works by Kirchner were confiscated and sold off abroad or destroyed. The Munich exhibition of *Degenerate Art* which included some of his works, travelled throughout Germany. The Prussian Academy of the Arts in Berlin demanded that Kirchner resign his membership. He replied: "If my name is so troublesome to the Academy, strike it out"—and his name was excluded. Kirchner tried to make his legal position in Switzerland more secure by taking Swiss citizenship, both for himself and for Erna whom at some point during the last month he intended marrying. After the Anschluss March 13 1938, German troops at the Austrian border were less than twenty kilometers from Davos.

So, a little before ten in the morning, on June 15, 1938, Ernst Ludwig Kirchner held a pistol to his heart and shot himself. Llewelyn later was to write to Katie: "I think he was depressed by his pictures being defamed in Germany, and also by his wife breaking her arm and also from taking drugs".

On 18 June he was buried in the woodland cemetery at Davos[18]. In the obituary notice published in the *Davos Courier* 8 July, Llewelyn wrote:

> His eyes were vulnerable as a child's and on occasions when I was with him I have often wondered how a nature so delicately constituted had managed to survive as long as it had in our rude, ignorant and unenlightened world.

Jacqueline Peltier

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Llewelyn Powys[1]

C'EST EN 1921 que j'ai vu Llewelyn Powys pour la première fois, dans le bureau du *Freeman* à New York. Il venait d'arriver d'Afrique où, pendant cinq ans, il avait dirigé un ranch de bovins et de moutons sur les rives du Lac Elmenteita. Appartenant à une famille de frères et sœurs remarquablement doués, avec

[17] *The Letters of Llewelyn Powys*, non tr., John Lane The Bodley Head, 1943, pp.277-8

[18] Erna Schilling was granted the legal right to use the name of Kirchner, and lived in the Wildboden house until her own death on 2 October 1945.

[1] V.W. Brooks, préface à L. Powys, *Earth Memories*, W.W. Norton, New York: 1938.

at work on the sketches of African life that soon announced a master of English prose. With his bright curly hair and weathered features and his deep-set eyes that were used to the glare of the sun, with his rough grey woollen coat and sprig of holly, he had an old-country look that suggested some shaggy god in exile, an Apollo playing the shepherd in a far-away land.

When, later, he used to walk to Westport, by the Wolf Pit Road and Nash's Pond,—for he was a notable wayfarer and he often stayed at Norwalk[2],—he gave me this impression still more strongly. He was at home in the country, and only there. Well as he knew cities, and many of them from London to Jerusalem and San Francisco, he had nothing whatever in common with their tone and temper. Men who had forgotten how to hunt or to grow corn or catch wild fowl were mechanical dolls to this lover of life, who preferred farm labourers or gypsies. One could scarcely imagine him reading a newspaper,—his style is untouched by newspaperese; and his speech was full of rustic saws and rhymes. But even in his rusticity there was something strange, a vague hint of the prehistoric that clung to his personality, with the ripeness of his culture and the sweetness of his courtesy. If the day was cold, he sometimes wore the old plaid shawl that had once belonged to the poet Edward FitzGerald, the friend of his great-uncle, "old Donne". Cold or not, the day seemed always May-day. He had contrived to find a little knot of field flowers where no other eye had seen them by the road, and he had brought spring with him in his hand. But this spring, in his talk and presence, recalled the pagan rites of Druids and the ancient earth-worship of the flint-men. It was not the spring of modern poets, or even of Herrick or Shakespeare, although Powys repeats their note in many essays. It evoked the first May-poles in the dawn of England, the smell of goats, the chants of the diviners in days when men whose bones lie under barrows, mad in their zest for living, adored the sun.

At that time, no one knew Llewelyn Powys as the formidable pagan thinker he later became. He had not yet published *The Cradle of God*, that wonderful meditation on the biblical story, so grave and often sublime, perhaps the most deeply reasoned of all his writings. While few true believers have embraced the story with any such poetic understanding, he follows Ecclesiastes there as elsewhere: "For the living know that they shall die, but the dead know not anything." In half a dozen other books, he reiterates this with a splendid eloquence. "Brief as a rainbow your dream also will be. There is no clemency, no reprieve, no escape; no, not for the strongest heart deep mortised in life." There is no existence save that of the senses, no acceptable state of consciousness aside from this, and the senses die with the beasts of the field,—such is the burden of his thinking. One doubts if there has been a writer since Robert Burton[3] and Sir Thomas Browne[4] in whom the contrast of life and death has inspired more magnificent periods. But why this passion of negation? It suggested an immense vitality incomparably menaced, and that this was the case one saw in his beautiful essays in autobiography, especially *Skin for Skin* and *Black Laughter*. In more than one sense, FitzGerald's mantle fell upon his shoulders, for Omar's "phantom Caravan" never included a mighty hunter with a keener sense than his of the

[2] Westport and Norwalk, CT, two towns ten miles one from another.

[3] Robert Burton (1577-1640), author of *The Anatomy of Melancholy* (1621).

[4] Sir Thomas Browne (1605-1682), scientific and religious writer, author of *Religio Medici* and *Hydriotaphia.*

parmi leurs ancêtres deux grands poètes,—John Donne et William Cowper,—il travaillait déjà aux scènes de la vie africaine qui allaient bientôt faire connaître un maître de la prose anglaise. Avec son éclatante chevelure bouclée et ses traits burinés, ses yeux profondément enfoncés habitués à la lumière aveuglante du soleil, avec son manteau gris de laine brute et son brin de houx, il avait l'air de venir d'un terroir d'autrefois et faisait penser à quelque dieu hirsute en exil, un Apollon jouant au berger dans une contrée lointaine.

Quand, plus tard, il allait à pied jusqu'à Westport, en prenant par Wolf Pit Road et Nash's Pond,—car il était un remarquable randonneur et séjournait souvent à Norwalk[2],—cette impression se renforça encore. Il n'y avait qu'à la campagne qu'il se sentait chez lui. Aussi bien qu'il connût les villes, et beaucoup d'entre elles, de Londres à Jérusalem et à San Francisco, il n'avait rien en commun ni avec leur ambiance ni avec leur caractère. Des hommes qui avaient oublié comment chasser ou cultiver le blé ou attraper des oiseaux sauvages étaient des poupées mécaniques pour cet amoureux de la vie, qui leur préférait les paysans ou les tsiganes. On ne pouvait guère l'imaginer lisant le journal,—son style n'est pas contaminé par le jargon des journaux; et son discours était parsemé de proverbes et de poèmes agrestes. Mais dans sa rusticité même il y avait quelque chose d'étrange, un léger soupçon du préhistorique était attaché à sa personalité, au-delà de la maturité de sa culture et de la douceur de sa courtoisie. S'il faisait froid, il portait parfois le vieux châle en tartan qui avait autrefois appartenu au poète Edward FitzGerald, l'ami du "vieux Donne"[3], son grand-oncle. Froid ou pas, chaque jour semblait un Premier Mai. Il s'était arrangé pour trouver un petit bouquet de fleurs des champs le long de la route où personne d'autre ne les avait vues, et il avait apporté le printemps avec lui dans sa main. Mais ce printemps, dans sa conversation et sa présence, rappelait les rites païens des druides et l'antique culte de la terre des hommes de l'âge de pierre. Ce n'était pas le printemps des poètes modernes, ni même celui de Herrick[4] ou de Shakespeare, même si Powys s'en inspire dans bien des essais. Cela évoquait les premiers mâts de mai à l'aube de l'Angleterre, l'odeur des boucs, les incantations des sourciers en ces temps où des hommes dont les os gisent sous les tumulus, ivres de joie de vivre, adoraient le soleil.

A l'époque, personne ne connaissait Llewelyn Powys comme le redoutable penseur païen qu'il allait devenir. Il n'avait pas encore publié *The Cradle of God* (le Berceau de Dieu, non tr.), cette merveilleuse méditation sur le récit biblique, si grave, souvent sublime, peut-être le plus profondément argumenté de tous ses écrits. Alors que bien peu de vrais croyants se sont saisis du récit avec une telle compréhension poétique, là comme ailleurs il suit l'Ecclésiaste: "Car les vivants savent qu'ils devront mourir, mais les morts ne savent rien." Dans une demi-douzaine d'autres livres, il réitère cela avec une magnifique éloquence. "Aussi bref qu'un arc-en-ciel sera aussi votre rêve. Il n'est pas de mansuétude, pas de remise de peine, pas d'échappatoire; même pour le cœur le plus vaillant tenu dans la vie par une profonde mortaise." Il n'est aucune existence hormis celle des sens, aucun état conscient acceptable hors celle-ci, et les sens meurent avec

[2] Westport et Norwalk deux villes du Connecticut séparées de 10 miles, donc 16km.

[3] "Le vieux Donne": il ne s'agit pas ici du poète John Donne, mais d'un descendant, le Dr John Johnson, arrière-grand-père de Llewelyn, et cousin au 2ème degré du poète William Cowper qui l'appelait affectueusement "Johnny of Norfolk".

[4] Robert Herrick (1591-1674), poète et théologien, ami de Ben Johnson.

"Bird of Time". But he himself said, "I cannot reconcile myself to the lack of gusto" that FitzGerald displayed in his quatrains, their wan Pre-Raphaelite sadness; and his own gusto, his thirst for life, was beyond all measure virile and eager. When such a man for thirty years dwells in the constant presence of death, he may well find the light sweet and rejoice that his eyes behold the sun. When every hour of every day has been snatched from the hand of fate, the things of the hour and the day are beyond all price. It is true that in some minds, in these conditions, the super-sensual world becomes all-important; and perhaps for most men, under any conditions, a philosophy of the senses is insufficient. But most of the pessimists,—for Powys was a pessimist,—are so because they find life nugatory, whereas merely to breathe for him was a daily rapture.

Illustration for *Ebony and Ivory* (1923)
woodcut by Leonard N. Breach

It might not be difficult, running through Powys's various books, to trace the natural history of his view of life. In the Swiss sanitarium, which he describes in *Skin for Skin*, he first became convinced that "nothing mattered." To possess the present, to see, to hear, to taste, to touch, this was enough for a young man who believed that he was dying and who could almost feel his nostrils, mouth and ear-holes bunged with potter's clay. His African adventures accentuated this animal faith. "Kill! kill! kill!" was the rhythm of existence there, "hand against hide, claw against horn, beak against fur." In the trees moulting vultures waited, and the jackal and hyena prowled at night. Every game-path and open glen was "frequented by silent-footed shadows on their eternal quest for blood," and life was "a perpetual pursuit, a perpetual flight." There chance was the only law, and the past was nothing, the future nothing. All nature seemed to cry, "Seize the moment"; and Llewelyn Powys's writings show us with what superb and reckless courage a man can hold this faith and act upon it. No one ever lived more dangerously, and few indeed are the modern writers who have drawn such a harvest of joy from their moment of life. As sensitive as a hare in the brush or a dace switching his tail in some English river, he threw the huntsman off the scent and eluded the fisherman's hook, while snuffing the sun-soaked earth and exulting in wind and water. His astonishing gift of metaphor and the richness of his language were proofs of this alertness of the senses; and with what zest he absorbed new places and new atmospheres, how expert he was in describing new sensations! There are wonderful passages in his travel-writings about Africa and the Rocky

la bête,—tel est le fardeau de sa pensée. Existe-t-il depuis Robert Burton[5] et Sir Thomas Browne[6] un autre écrivain chez qui le contraste de la vie et de la mort ait inspiré de plus magnifiques envolées? Mais pourquoi une telle passion pour la négation? Cela suggère une immense vitalité sous une menace sans égale, et on voit que tel fut le cas dans ses superbes essais aubiographiques, particulièrement *Skin for Skin* (*Peau pour peau*[7]) et *Black Laughter* (Rires noirs, non tr.). A plus d'un titre, le châle de FitzGerald lui revenait, car la "Caravane fantôme" d'Omar[8] n'a jamais inclus un grand chasseur ayant un sens plus aigu que le sien de "l'Oiseau du Temps"[9]. Mais Powys lui-même disait "je ne puis me faire au manque d'enthousiasme" que FitzGerald déployait dans ses quatrains, leur blafarde tristesse préraphaelite; et son propre enthousiasme, sa soif de la vie, étaient démesurément virils et passionnés. Quand un tel homme vit trente ans constamment en présence de la mort, il peut bien trouver la lumière délicieuse et se réjouir que ses yeux voient le soleil. Lorsque chaque heure de chaque jour a été ravie à la main du destin, les choses de cette heure et de ce jour n'ont plus de prix. Il est vrai que pour certains esprits, dans ces conditions, le monde archi-sensuel prend une importance primordiale; et peut-être que pour la plupart des hommes, quelles que soient les conditions, une philosophie des sens est insuffisante. Mais la plupart des pessimistes,—car Powys était un pessimiste,— le sont parce qu'ils trouvent la vie sans valeur, alors que pour lui, le seul fait de respirer était un émerveillement de chaque jour.

Parcourant les différents livres de Powys, il doit être possible de décrire l'histoire naturelle de sa vision de la vie. Dans le sanatorium suisse, qu'il décrit dans *Peau pour peau*, il s'est convaincu en premier lieu de ce que "rien n'avait d'importance." Posséder l'instant présent, voir, entendre, goûter, toucher, c'était suffisant pour un jeune homme qui se croyait en train de mourir et pouvait presque sentir ses narines, sa bouche et ses oreilles bouchées par l'argile de potier. Son aventure africaine accentua cette foi animale. "Tue! tue! tue!" y rythmait l'existence, "main contre cuir, griffe contre corne, bec contre pelage." Dans les arbres les vautours déplumés guettaient, tandis que chacal et hyène rôdaient la nuit. Chaque passage d'animaux sauvages, chaque étroit vallon découvert était "peuplé d'ombres se mouvant sans bruit dans leur quête éternelle de sang," et la vie était "poursuite éternelle et une fuite sans fin." Le hasard y était la seule loi, le passé n'était rien, l'avenir rien. La nature tout entière semblait crier "Saisis l'instant" et les écrits de Llewelyn Powys nous montrent avec quel magnifique et intrépide courage un homme peut tenir à cette foi et y conformer sa conduite. Personne n'a vécu plus dangereusement, et il en est peu parmi les écrivains modernes à avoir tiré une telle moisson de joie de leur moment de vie. Méfiant comme le lièvre dans ses broussailles ou comme dans

---

[5] Robert Burton (1577-1640), auteur du célèbre *Anatomie de la Mélancolie* (1621).

[6] Sir Thomas Browne (1605-1682), écrivain scientifique et religieux, souvent mentionné aussi par JCP.

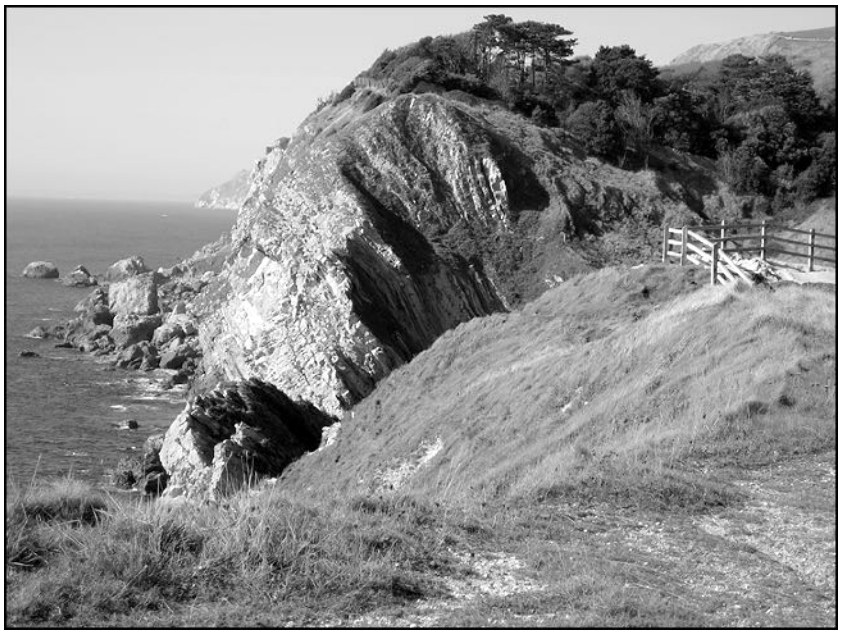
[7] Llewelyn Powys, *Peau pour peau*, Hatier1991, tr. M-C Simian.

[8] Edward FitzGerald (1809-1883), *The Rubaiyat of Omar Khayyam*, strophe XLVIII: "Halte d'un instant— goût fugitif / d'ETRE du Puits parmi la Terre Gaste— / Et Vois! la Caravane fantôme vient d'atteindre / le NEANT dont elle est issue—O, hâte-toi!" (tr. JP)

[9] Ibid, strophe VII: "Viens, emplis la Coupe et dans le feu du Printemps / Jette ton hivernal habit de repentir / L'Oiseau du Temps n'a pas loin / à voler—et vois! l'Oiseau vole."

Mountains, Palestine, Switzerland and Capri: one feels as if these places had never been seen before, so startling are the reports of his “rabble senses”. What reader can ever forget, for instance, the chapter in *Black Laughter* in which the “man of God” appears in his hut at night?—the witch-doctor’s cry outside, with “all the lunatic misery of the debased outraged soul of the African Negro,” the motionless form that invades the room with its odour of rotting blood and flesh and the foot-prints stamped in the dust of the threshold, visible with the rising sun, one a foot with toes, the other a foot with claws. No palate was ever more sensitive than Powys’s to the wine of life, however the wine might be mingled at moments with gall.

Wherever Llewelyn Powys lived, his mind always turned towards England, the homeland that haunted him like a passion. Under the stars in the African jungle, poring over Robert Burton, whose rhythms left long traces in his style,—a style that is often archaic and always rare in texture,—he dreamed of English gardens. In New York, in the clattering streets, he would see the cuckoo perched singing on the top of Sandsfoot Castle. He could always regain serenity, he says in one of his essays, by thinking of the playground of his childhood, the pear-trees of Montacute vicarage. High as his fever might be, the memory of this enchanted ground quieted his pulse in a moment; and his pictures of England suggest the eye of the convalescent, as if the world had been reborn for him. They are full of an all but miraculous freshness. He has told us with what delight, returning home after his exile in Switzerland, when all his sensibilities had been sharpened by illness, he absorbed the sights and sounds of the Somerset meadows, how he came to know every lane and bypath, the character of each field-gate, the gap in every hedge, the alder-shaded pools and grass-strewn bartons. Scrambling about the high chalk cliffs with the rain lashing against his



Cliffs near Lulworth Cove
courtesy Anna Pawelko

face, he studied every rock and ledge of curlews, marvelling over the gleaming pebbles, the cries of the gulls at dawn and the old stone circles of the Druids. Through all his later years he kept his astonishing sensitivity. Indeed, he perceived more acutely than ever the homestead and the farm-wain, the

une rivière anglaise la vandoise[10] fouettant de la queue, il a semé le chasseur et éludé le hameçon du pêcheur, tout en humant la terre gorgée de soleil et jubilant du vent et de l'eau. Son don extraordinaire pour la métaphore et la richesse de sa langue étaient la preuve de cette vigilance des sens; et avec quel enthousiasme il faisait siens les nouveaux lieux, les milieux nouveaux, comme il était maître pour décrire des sensations neuves! Il y a de superbes passages dans ses écrits de voyage sur l'Afrique et les Montagnes Rocheuses, la Palestine, la Suisse et Capri: si étonnants sont les tableaux dressés par ses "sens canailles" que ces endroits semblent n'avoir jamais été vus auparavant. Quel lecteur en effet peut jamais oublier par exemple le chapitre de *Black Laughter* dans lequel "l'homme de Dieu" apparaît la nuit dans sa hutte?—le cri du sorcier au dehors, avec "toute la détresse démente de l'âme avilie, outragée du noir africain," la silhouette immobile qui envahit la pièce avec son odeur de sang et de chair putréfiés, et les empreintes de pas dans la poussière du seuil, visible au lever du soleil, l'une d'un pied avec ses doigts, l'autre d'une patte avec ses griffes. Nul palais ne fut jamais aussi sensible que celui de Powys au vin de la vie, quelque soit la manière dont le vin pouvait par moments avoir été mêlé au fiel.

Quelque soit l'endroit où Llewelyn Powys vivait, son esprit revenait toujours vers l'Angleterre, cette patrie qui le hantait comme une passion. Sous les étoiles dans la jungle africaine, penché sur Robert Burton, dont les rythmes ont laissé de longues traces dans son style,—un style souvent archaïque et toujours recherché dans sa texture,—il rêvait de jardins anglais. A New York, dans la cacophonie des rues, il lui semblerait voir le coucou perché chantant en haut de Sandsfoot Castle[11]. Il retrouvait toujours la sérénité, dit-il dans un de ses essais, en pensant au terrain de jeu de son enfance, les poiriers du presbytère de Montacute. Si forte que soit sa fièvre, la mémoire de ce lieu enchanté calmait son pouls en un instant; et ses images de l'Angleterre suggèrent l'œil du convalescent, comme si le monde renaissait pour lui. Elles sont d'une fraîcheur qui tient presque du miracle. Il nous a raconté[12] avec quels délices revenant à la maison paternelle, après son exil en Suisse, sa sensibilité mise à vif par sa maladie, il replongeait par le regard et par l'oreille dans les prairies du Somerset, comment il en vint à connaître chaque sentier, chaque chemin, le caractère de chaque barrière dans les champs, la trouée dans chaque haie, les mares ombragées d'aulnes et les cours de fermes envahies d'herbe. Escaladant les hautes falaises de craie, le visage fouetté par la pluie, il scrutait chaque rocher et chaque corniche où nichaient les courlis, s'émerveillant des cailloux polis, des cris des goélands à l'aube et des antiques cercles de pierre des druides. Il conserva son étonnante sensibilité toutes ces dernières années. De fait il percevait plus finement que jamais les fermes et leurs charrettes, la rosée étincelante sur une toile d'araignée et sur la bardane, le glapissement des renards au crépuscule et chacune des odeurs ordinaires de la terre, l'odeur du pelage des rats d'eau et des reins des chevaux chauffés par le soleil. Il pouvait vous dire le bruit du lièvre buvant dans

[10] Les vandoises (*Leuciscus leuciscus*), poissons d'eau douce répandues dans toute l'Europe, ont les yeux jaunes et le corps plus fin que les gardons auxquels elles ressemblent. Elles ont le ventre et les flancs argentés et si leurs nageoires dorsale et caudale sont d'un gris plutot foncé, les nageoires pelviennes et anales sont d'une teinte jaune.

[11] Sandsfoot Castle, Weymouth (Dorset): chateau aujourd'hui en ruine, construit par Henry VIII en 1539.

[12] *Peau pour peau,* pp.43-46.

glittering dew on spider's web and burdock, the barking of foxes at twilight and every common earthy odour, the smell of the fur of water-rats and of horses' backs hot in the sun. He could tell you the sound of a hare drinking in some dreamy meadow where owls with clutching pounces floated from tree to tree. England for Powys was still a mirage-world, quivering with yellow sunshine and hay-field grasses. It inspired in him that "heightened awareness of the poetry of existence" which he never ceased to praise as the true religion.

Beneath this sensuous England there were other Englands that left their deposit in his mind. One feels in his pages depth upon depth of historic experience, a life of the heart and the soul as well as the instincts that carried one back to the men of the old stone circles. I have said that a hint of the prehistoric clung to his personality. Was it because he retained some trace of every epoch, or because his interior world knew nothing of time? A deeply compassionate nature, he was indifferent to secular interests. "We should grow less involved in society," he says in *Damnable Opinions*, "and more deeply involved in existence." His chosen companions were those for whom "existence" was incomparably more engrossing than the things of the world, the fisherman, peasants and shepherds for whom time has no reality and who live, as he wished to live, in the fugitive moment. Deeply akin as he was to these earth-bound natures, he shared their poetry and wisdom. But let no one suppose that Llewelyn Powys was merely another nature-writer, eloquent, observant and persuasive. He had something to say to this age of despair and darkness, an age in which writers in all the tongues of Babel repeat that life is futile and worse than nothing. It may be that only a man who had to fight for existence could prize it and exult in it as he did, beating his forehead upon the grass in jubilant acquiescence and uttering daily paeans to the earth and the sun. All the more should we cherish his will and his courage and the noble and beautiful art that permits us to share them.

Van Wyck Brooks

Van Wyck Brooks (1886-1963)

Literary critic, biographer and historian. *Makers and Finders* (1952) is his best-known work. He had been the first one to detect the quality of Llewelyn's writings, accepted his story 'The Stunner' (later incorporated in *Ebony and Ivory*) for the *Freeman* and was to become a great friend, both of Alyse Gregory and Llewelyn Powys. Powys would recognise that "It was the *Freeman* that really kept me afloat." (*The Verdict of Bridlegoose).* V.W. Brooks also wrote the Preface to *Thirteen Worthies* (1923) and was to the end solicitous on behalf of Llewelyn's books in the United States, deserving Llewelyn's gratitude. When *Earth Memories* was published, with Brooks' introduction, he wrote: "God, I am grateful to you, Van Wyck—what a faithful friend you are, and always have been to me." And to Arthur Ficke, he confided: "Van Wyck Brooks has been fighting for me like a lion in America and has now engaged himself to write an appreciation of my work, of three thousand words, to make a volume of selected essays go down more acceptably in U.S.A. God! I have had some good friends." (Clavadel, Easter Thursday, 1937).

quelque prairie rêveuse où les hiboux aux serres avides flottaient d'arbre en arbre. Pour Powys l'Angleterre était encore une terre de mirages, toute frémissante de soleil et des foins. Cela lui inspira cette "conscience exacerbée de la poésie de l'existence" qu'il ne cessa jamais de louer comme la seule vraie religion.

Sous cette Angleterre sensuelle il y en avait d'autres qui ont laissé des traces dans son esprit. Dans ses pages on sent strate sur strate d'expérience historique, une vie du cœur et de l'âme aussi bien que les instincts qui nous ramènent aux hommes des anciens cercles de pierre. J'ai dit qu'un soupçon de préhistoire s'attachait à sa personalité. Etait-ce parce qu'il conservait quelque trace de chaque époque, ou bien parce que son monde intérieur ignorait tout du temps? Il avait une nature profondément compatissante, mais était indifférent aux intérêts séculiers. "Nous devrions apprendre à moins nous impliquer dans la société" dit-il dans *Damnable Opinions* (Opinions Maudites, non tr.), "et nous impliquer plus profondément dans l'existence." Ses compagnons d'élection étaient ceux que "l'existence" accaparait autrement plus que les affaires du monde, pêcheurs, paysans et bergers pour qui le temps n'a pas de réalité et qui vivent, comme il souhaitait le faire, dans le fugace moment présent. Profondément proche de ces natures terriennes, il partageait leur poésie et leur sagesse. Mais que personne n'imagine Llewelyn Powys comme seulement un autre de ces écrivains de la nature, éloquent, observateur et convaincant. Il avait quelque chose à dire à cet âge de désespoir et d'obscurité, un âge où les écrivains dans toutes les langues de Babel répètent que la vie est futile et pire que le néant. Il se peut que seul un homme qui avait à lutter pour exister puisse la trouver précieuse et y exulter comme il le fit, y acquiesçant avec jubilation en frappant son front contre l'herbe, offrant chaque jour des chants de louange à la terre et au soleil. Il nous faut d'autant plus admirer sa volonté et son courage, ainsi que l'art noble et magnifique qui nous permet de les partager.

Van Wyck Brooks

Van Wyck Brooks (1886-1963)

Critique littéraire, biographe et historien américain. *Makers and Finders* (1952) est son ouvrage le plus connu. Il fut le premier à détecter la qualité des écrits de Llewelyn, accepta son récit 'The Stunner' (L'homme fantastique, plus tard incorporé dans *Ebony and Ivory*, Ebène et Ivoire, non tr.) pour le *Freeman* et allait devenir un grand ami, tant d'Alyse Gregory que de Llewelyn Powys. Powys devait reconnaître que "C'est grâce au *Freeman* que je me suis maintenu à flot." (*The Verdict of Bridlegoose*, Le Jugement de Bridoye, non tr.), V.W. Brooks écrivit aussi la préface de *Thirteen Worthies* (Treize hommes d'exception, non tr.) et fut jusqu'à la fin soucieux de promouvoir les œuvres de Llewelyn, ce qui lui valut sa gratitude. Quand *Earth Memories* (Mémoire de la Terre, non tr.) parut, avec une introduction de Brooks, il lui écrivit: "Dieu, comme je vous suis reconnaissant, Van Wyck—quel ami fidèle vous êtes, et avez toujours été pour moi." Et il confiait à Arthur Ficke: "Van Wyck Brooks s'est battu pour moi comme un lion en Amérique et s'est maintenant engagé à écrire une appréciation de mon travail de trois mille mots, et à faire un volume d'essais choisis, forme plus acceptable aux E.U. Dieu! J'en ai eu, de bons amis." (Clavadel, Jeudi Saint 1937).

Patchin Place: the universe in an alley

A FIRST VISIT to New York ranks as one of life's unforgettable events. I was impressed by the skyscrapers, the enormous scale of the place, the hurrying crowds, but most of all, by the sense of being in a great open-air theatre. The city and its neighbourhoods—Manhattan, Brooklyn, Greenwich Village, the Bronx, have acquired a mythic status more enduring than the transitory characters in countless novels, plays and films.

Greenwich Village is an island of low-rise buildings, corner cafés and shops, a place with a strong sense of neighbourhood and a potent atmosphere of times past. It was the week before Halloween and the houses and shops were emblazoned with witches, vampires and ghosts. I had time for a short expedition to Patchin Place where John and Llewelyn Powys lodged in the 1920s and where John lived with Phyllis Playter between 1924 and 1930[1].

Twilight in Patchin Place, Oct. 2009
courtesy Pat Quigley

There was nobody around as I slipped into the alley through a side gate. It was the border time between day and night that John considered best for communication between the physical and psychic worlds. As the electric lanterns began to glow I remembered the many writers who had lived in Patchin Place—Ezra Pound, O. Henry, Theodore Dreiser, John Reed, e. e. cummings and Djuna Barnes. There can be few places on earth shared by so many creative people. Boyne Grainger[2] painted a picture of a bohemian ambience in the 1920s with its actors and writers, especially Llewelyn writing under the trees. John said he met some of the most interesting and singular beings he had ever known on the street. Among many visitors classified as Personages or 'characters'[3] who came to tea were Clarence Darrow, Padraic Colum, Ford Madox Ford and even Bertrand Russell, but the favourite was an Indian chief whose massive cranium overawed the Powys brothers[4].

. I expected an apartment house in a bleak alley, but Patchin Place is a pleasant alcove of ten three-story houses, separated from West 10th Street by metal gates. As in the 1920s the redbrick walls are darkened by fire escapes and the slender branches of the ailanthus trees stretch over the eaves. John wrote a poem in praise of the tree that waved outside the window with "buds of greenish fire." The houses were built around 1848 for workers in a Fifth Avenue hotel;

[1] John came alone in the early summer of 1923. Phyllis joined him in the autumn of 1924.

[2] Boyne Grainger, *We Lived in Patchin Place*, 'Powys Heritage', (ed. A. Head), Cecil Woolf, 2002.

[3] Ibid., p.15.

[4] *Elusive America*, 'An Englishman Up-State', (ed. P. Roberts), Cecil Woolf, 1994, p.198

Patchin Place: l'univers dans un passage

LA PREMIÈRE VISITE à New York est un événement inoubliable dans une vie. J'ai été impressionné par les gratte-ciels, par la démesure de ce lieu, les foules qui se hâtaient, mais plus que tout par l'impression d'être dans un grand théâtre à ciel ouvert. La métropole et ses quartiers—Manhattan, Brooklyn, Greenwich Village, le Bronx, ont acquis une stature mythique plus durable que les personnages éphémères d'innombrables romans, pièces de théâtre ou films.

Greenwich Village est un îlot d'immeubles moyens, de petits cafés et boutiques, qui a l'air d'un vrai quartier et rappelle avec force le temps passé. C'était la semaine d'avant Halloween, les maisons et les magasins étaient décorés de sorcières, de vampires et de fantômes. J'ai eu le temps de me rendre à Patchin Place où John et Llewelyn Powys habitaient dans les années vingt et où John vécut avec Phyllis entre 1924 et 1930[1] .

Il n'y avait personne aux alentours lorsque je me glissai de la rue dans le passage par un portillon. C'était l'heure entre chien et loup, moment que John considérait le meilleur pour la communication entre monde physique et monde psychique. Tandis que les lampadaires électriques s'allumaient, je me souvenais des nombreux écrivains qui avaient vécu à Patchin Place—Ezra Pound, O. Henry, Theodore Dreiser, John Reed, e. e. cummings et Djuna Barnes. Il est sans doute peu d'endroits sur cette terre que tant d'écrivains et d'artistes aient eu en commun. Boyne Grainger[2] a décrit cette ambiance bohême des années vingt avec ses acteurs et ses écrivains, particulièrement Llewelyn écrivant sous les arbres. John dit qu'il a rencontré là quelques-uns des êtres les plus intéressants, les plus singuliers qu'il ait jamais connus. Parmi les nombreux visiteurs classés comme Personnages ou 'caractères'[3] qui venaient prendre le thé se trouvaient Clarence Darrow, Padraic Colum, Ford Madox Ford et même Bertrand Russell, mais le préféré était un chef indien dont le crâne massif impressionna fort les frères Powys[4].

Je m'attendais à un immeuble dans un passage maussade, mais Patchin Place est un agréable enclos de dix maisons de trois étages, séparé de West 10th Street par des grilles de fer. Comme dans ces années vingt les murs de briques rouges sont assombris par les escaliers de secours extérieurs, et les branches minces des ailanthes dépassent le bord des toits. John a écrit un poème à la louange de l'arbre qui se balançait devant sa fenêtre avec "ses bourgeons d'un feu verdâtre". Les maisons furent bâties vers 1848 pour des ouvriers travaillant à un hôtel sur la Cinquième Avenue; chauffage et plomberie ne furent ajoutés qu'après 1917 et les grilles installées dans les années 20. Fenêtres et balustrades assorties contribuent à l'impression d'être dans une enclave, de même que l'éclairage décoratif près d'une porte blanche.

Des citrouilles étaient alignées sur les rebords des fenêtres du numéro 4 où John et Phyllis ont vécu dans trois petites pièces au dernier étage donnant sur Patchin Place. Ces pièces constituent l'univers de son histoire *Le Hibou, le Canard et Miss Rowe! Miss Rowe!* où:

[1] John vint d'abord seul durant l'été 1923. Phyllis le rejoignit à l'automne 1924.

[2] Boyne Grainger, *We Lived in Patchin Place*, 'Powys Heritage', (ed. A. Head), Cecil Woolf, 2002.

[3] Ibid., p.15.

[4] *Elusive America*, 'An Englishman Up-State', (ed. P. Roberts), Cecil Woolf, 1994, p.198

heating and plumbing were only supplied after 1917 and gates erected in the 1920s. Matching windows and railings contribute to the sense of being in an enclave as does the decorative street lamp beside a white door.

Pumpkins lined the window sills of Number 4 where John and Phyllis lived in three little rooms on the top floor front. These rooms make up the universe in his story *The Owl, The Duck and Miss Rowe! Miss Rowe!* where:

> a group of Persons lived, two of whom were human, two Divine, one an apparition, several inanimate, and two again only half-created.[5]

The story tackles such topics as aging and euthanasia, but displays how we can mould reality with will and imagination despite bleak conditions and mundane surroundings.

John wrote of Sunday mornings "when New York lay in deep gulfs of ethereal silence." But one of the most remarkable events in the Place took place before he moved in. It was the open-air performance of the Yeats play, *The King's Threshold*. The elaborately stylized play was presented for the audience spread out on the footpath and the fire escapes. I could imagine the echo of the poetic dialogue in the summer twilight as the transport authority stopped the overhead trains[6] for the performance. The alley has a lingering sense of a place where the eternal can brush shoulders with the mundane.

Soft lights shone through the open curtains of Number Four; I noted a shelf of books, people around a table. Bricks on the outside wall were marked with ivy like the skeleton of some prehistoric creature that once swam in Patchin Place.

"I shut my eyes now and at once I see John, tweed-coated and corduroy-trousered, emerge stick-in-hand onto the low front step of No.4." wrote Boyne Grainger[7]. When he went out, the street-children used to call "Shakespeare" and "Napoleon" after him[8]. He said he knew New York better than any other, a city that "harmonized with my obstinately rustic and obstinately Gothic nature. I used to go to Washington Square ... by way of Tenth Street where I made a fetish—or even a totem—of a poplar tree that grew by the pavement's edge..."[9] But he could also regard New York as "a terrifying chaos in which by the use of a certain crafty sagacity and a few magic tricks you can build a transient nest, the nest of a 'Crane of Ibycus,' under the iron girders of a steel bridge ..."[10]

Two plaques from the Cummings Society and the New York Landmarks Preservation Society remind us that e.e. cummings and his wife, Marion Morehouse, lived in No. 4, but there is no mention of Powys. He knew the reclusive poet and used to tiptoe past his door and once wrote that the flushing of the toilet being blocked, "Mr Cummings must have been getting rid of his rejected MSS at a dangerous rate!"[11]

John lived intermittently here in the 1920s when he was lecturing across America and writing *Wolf Solent*. He was unable to refuse frequent visitors and needed space where he could practise the rituals he needed to unleash his creative energies. You can't very well discourse with lamp-posts or knock your

---

[5] *The Owl The Duck and—Miss Rowe! Miss Rowe!*, Village Press, 1975.

[6] The elevated railway or "El".

[7] *We Lived in Patchin Place*, p.19.

[8] *Autobiography*, Colgate Univ. Press, 1968, p.573.

[9] Ibid., p.569

[10] Ibid., p.573.

[11] *Letters to His Brother Llewelyn*, vol.1, Village Press, 1975, p.349

> vivait un groupe de Personnages, deux humains, deux Divins, un spectre, plusieurs inanimés et deux à demi créés seulement.[5]

L'histoire aborde des sujets comme la vieillesse et l'euthanasie, mais expose de quelle façon nous pouvons, avec de la volonté et de l'imagination, façonner la réalité malgré des conditions sinistres et un environnement banal.

John a évoqué les dimanches matin "quand New York reposait dans de profonds abîmes de silence éthéré." Mais un des événements les plus remarquables à Patchin Place s'y produisit avant son arrivée. C'était la représentation en plein air de la pièce de Yeats, *Le Seuil du palais du roi*[6]. Cette pièce savamment stylisée fut représentée pour un public qui s'était répandu dans l'allée et sur les escaliers de secours. Je pouvais aisément m'imaginer l'écho du dialogue poétique dans le crépuscule de l'été tandis que le métro aérien avait été arrêté pour la durée du spectacle. L'allée donne une impression tenace d'endroit où l'éternel peut aisément côtoyer le prosaïque.

Des lumières douces brillaient à travers les rideaux ouverts du Numéro Quatre; je remarquai des livres sur une étagère, des gens autour d'une table. Les briques du mur extérieur portaient des marques laissées par le lierre évoquant le squelette de quelque créature préhistorique qui aurait jadis nagé dans Patchin Place.

"Je ferme les yeux et aussitôt je vois John émerger, avec sa veste de tweed et son pantalon de velours, sa canne à la main, sur le seuil peu élevé du n° 4", écrivit Boyne Grainger[7]. Quand il sortait, les gamins des rues se moquaient dans son dos, l'appelant "Shakespeare" et "Napoléon"[8]. Il disait qu'il connaissait New York mieux que n'importe quelle autre ville, car c'était, disait-il, une ville qui s'harmonisait "avec ma nature obstinément rustique et obstinément médiévale. J'avais l'habitude d'aller jusqu'à Washington Square... en passant par la 10è Rue où je m'étais fait un fétiche—voire un totem—d'un peuplier qui poussait au bord du trottoir..."[9] Mais il pouvait aussi considérer New York comme "un chaos terrifiant où moyennant un peu de ruse perspicace et quelques tours de magie, on arrive à se bâtir un nid de passage, le nid d'une 'grue d'Ibykos', sous les traverses d'un pont d'acier..."[10]

Deux plaques apposées par la Cummings Society et la New York Landmarks Preservation Society nous rappellent que e.e. cummings et sa femme, Marion Morehouse, ont habité au n° 4, mais il n'est pas fait mention de Powys. Celui-ci connaissait le poète solitaire et avait coutume de passer sur la pointe des pieds devant sa porte, et il écrivit un jour que les toilettes étant bouchées, "M. Cummings s'est sans doute débarrassé de ses manuscrits refusés à un rythme critique!"[11]

John vivait là de façon intermittente dans les années vingt quand il donnait ses conférences à travers le pays et qu'il écrivait *Wolf Solent*. Il ne savait pas fermer sa porte aux fréquents visiteurs et avait besoin d'espace où il pouvait

---

[5] *Le Hibou, le Canard et Miss Rowe! Miss Rowe*, tr. C.Armandet, atelier de l'agneau, 2007

[6] Yeats, 'Le Seuil du palais du roi' in *Premières pièces*, tr. Jacqueline Genet, Paris: Éditions de L'Arche, 1997.

[7] *We Lived in Patchin Place*, p.19.

[8] *Autobiographie*, Gallimard, 1965, tr. M. Canavaggia, p. 516.

[9] Ibid., p.513.

[10] Ibid., p.517.

[11] *Letters to His Brother Llewelyn*, vol.1, Village Press, 1975, p.349.

head against traffic lights without attracting unwelcome attention, but such practices would be harmlessly eccentric in rural New York. In early 1930 he escaped to "a turnpike cottage on a dirt road" in Columbia County where he found the energy to excavate such prodigious works as *A Glastonbury Romance*, *Weymouth Sands* and the *Autobiography*.

He celebrated his departure from Patchin Place with an invocation to Kwang-tze in his faded yellow garment,

> who in his lifetime taught men and animals and birds and trees and fishes to worship nothing but the mysterious Tao, had become, by reason of the mythological aura of the Known World, a god in its own right.[12]

Halloween near Patchin Place 2009
courtesy Pat Quigley

The shop beside the gates at 113 West 10th Street was stocked with statues, masks, jewellery and figurines, a suitable home for Kwang-tze. Further down at 154 West 10th Street was the bookshop Three Lives & Company, with shelves of books on New York, but nothing about the Powys brothers. Last August I was in Kiev and visited the One Street Museum dedicated to the street where Mikhail Bulgakov lived. Each display told the history of a house, how those who lived there contributed to the culture of the city and country. A small museum dedicated to Patchin Place would be fascinating, but we have to make our own imaginary museum composed of photographs, memories and letters, prose and poetry.

Darkness came early on this autumn evening with shadowy figures hurrying from the subway. Did I find what I expected? I wish I could say I felt the ghosts of John or Phyllis or Llewelyn, but I gained a stronger sense of their lives. So much of our life is transitory, our surroundings vague and half-formed in our minds. To visit a scene connected with creative lives helps to strengthen the connections between past and present, the near and far, the invisible threads of the vast universe.

Pat Quigley

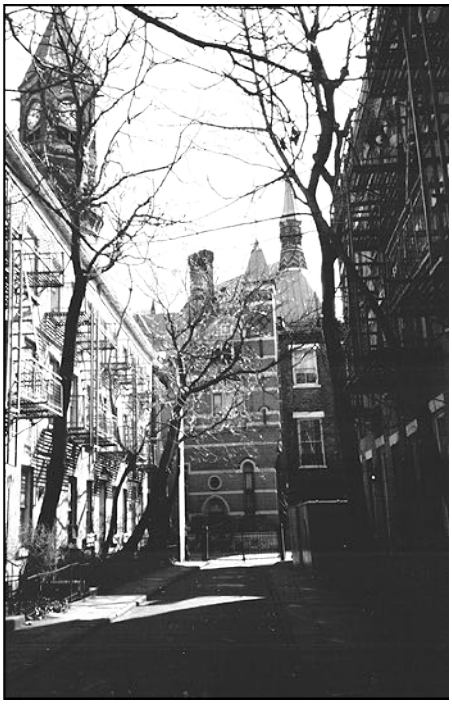
Pat Quigley is a writer and lives in Dublin. His first novel, *Borderland*, was published in Ireland in 1994 and translated into German. Currently working on a novel based on the romance of Constance Markievicz and her husband, Count Kazimierz Dunin Markievicz. Pat Quigley is fascinated with the sources of the imagination and the influence of the environment on consciousness, both of which are richly explored by John Cowper Powys.

[12] *The Owl The Duck and—Miss Rowe! Miss Rowe!*, p.11. See also JCP, 'The Philosopher Kwang', *The Powys Review* 7, Winter 1980, p.45.

pratiquer les rites nécessaires pour déployer son énergie créatrice. Il n'est guère aisé de tenir des discours aux réverbères ni de se frapper la tête contre les feux de circulation sans attirer sur soi une attention indésirable, alors que de telles pratiques seraient peut-être excentriques mais sans conséquences à la campagne. Début 1930 il s'échappa donc pour vivre dans "une petite maison sur un chemin de terre" dans Columbia County et y trouva l'énergie pour faire surgir ces ouvrages prodigieux que sont *Les Enchantements de Glastonbury*, *Les Sables de la Mer* et *Autobiographie.*

Il célébra son départ de Patchin Place avec une invocation à la figurine de Tchouang-Tseu dans son vêtement jaune passé,

> qui de son vivant enseignait aux hommes, aux animaux, aux oiseaux, aux arbres et aux poissons à adorer exclusivement le mystérieux Tao, était devenu, à cause de l'aura mythologique du Monde Connu, un dieu de plein droit.[12]



Patchin Place, hiver 1987

La boutique à côté des grilles au 113 West 10th Street était pleine de statues, de masques, de bimbeloteries et de figurines, foyer convenable pour Tchouang-Tseu. Plus loin, 154 West 10th Street, se trouvait une librairie, Three Lives & Company, avec des rayons entiers de livres sur New York, mais rien sur les frères Powys. En août dernier, j'étais à Kiev et je visitai le 'One Street' Museum dédié à la rue où Mikhail Boulgakov avait vécu. Chaque vitrine ou objet exposé racontait l'histoire d'une maison, et en quoi ceux qui y habitaient avaient contribué à la culture de la ville et du pays. Un petit musée consacré à Patchin Place serait fascinant, mais il nous faut nous contenter de créer notre propre musée imaginaire, fait de photographies, de souvenirs et de lettres, de prose et de poésie.

L'obscurité arrivait vite en cette soirée d'automne où des silhouettes fantômatiques sortaient en se dépêchant du métro. Avais-je trouvé ce à quoi je m'attendais? J'aimerais pouvoir dire avoir senti les fantômes de John, de Phyllis ou de Llewelyn, mais j'ai par contre acquis une connaissance plus intense de leurs vies. Notre vie est pour une si grande part éphémère, ce qui nous entoure vague et à peine ébauché dans notre esprit. Visiter un lieu où des créateurs ont vécu nous aide à renforcer les liens entre passé et présent, entre le proche et le lointain, fils invisibles du vaste univers.

Pat Quigley

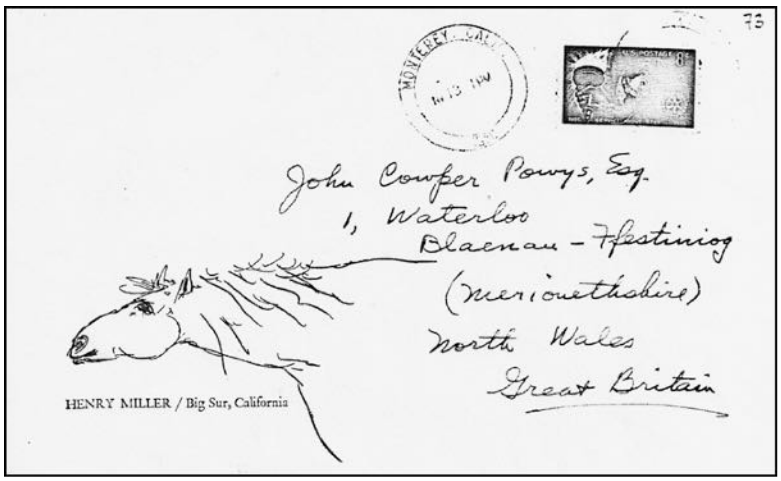
Pat Quigley est écrivain et habite Dublin. Son premier roman, *Borderland*, a été publié en Irlande en 1994 et traduit en allemand. Il travaille actuellement à un roman s'inspirant de la vie tumultueuse de la comtesse Constance Markievicz et de son mari. Pat Quigley est fasciné par les sources de l'imaginaire et l'influence de l'environement sur la conscience, explorées avec force par John Cowper Powys.

[12] *Le Hibou, le Canard et Miss Rowe! Miss Rowe*, p.20. Cf aussi JCP, 'The Philosopher Kwang', *The Powys Review* 7, Winter 1980, p.45.

Blaenau Ffestiniog: Reminiscences

JCP's letter to Henry Miller, March 19, 1955[1]:

... No I doubt if we get lodged in our *little Hermitage for Two*—with the odd address of *1 Waterloo*, Bethania, Blaenau-Ffestiniog, until after *All Fools Day*—possibly not till Maundy Thursday or Good Friday for our Welsh compatriots are (*if not* exactly meticulous perfectionists) *carefully* and *cautiously deliberate* in digging, painting, hammering carpentering and so forth!! But I love the idea of having as our main drain for the Toilet & the scullery & everything else to be disposed of—nothing—*think of that* my dear!—but a *tremendous Waterfall*! They've got one Waterfall at Blaenau actually a mile high, at the foot of which is a huge granite quarry that they say has the *hardest granite* on *this planet*! Think of that!



courtesy Nordine Haddad

JCP's letter to Eve Miller, May 3, 1955:

Phyllis does *so* thank you for this heavenly welcome[2], literally out of the air, to our new home. For it actually welcomed us here & was the first mail we received on moving by car from Corwen yesterday May 2. (...)

But O my dear this place is wonderful. Our instinct in coming here, with all the horrible exhaustions & terrible moments of misery it has entailed for Phyllis, who is the Designer & Leader (...) Yes our instinct in coming here—and Phyllis much as she has endured in the transposition and transmigration fully agrees. Well! It was her idea from the start & she has carried *it thro*'. Our instinct was *her* ancestral Quakers and my *ancestral Stonehengers*. You see there's *no vegetation* here at all! No Trees, no bushes, no hedges, no flowers! It is just the *naked planet itself, earth in time & space a promontory of Rock.*

JCP's letter to Henry Miller, Nov. 9, 1955:

... Your heavenly Bells with Hebraic inscriptions which always bring both Jerusalem & the Yemen to my mind or rather to my imagination, hang from the ceiling here so that I see them from where I lie writing on my couch at the window in the amazing Nephelocuccygygia cloud-cuckoo-land[3] of an Aristophanic town which I bet I've told you several times before—but old age

[1] 3 letters to the Millers in JC Powys, *Letters to Henry Miller*, Village Press, 1975, pp.75-8

[2] Eve Miller had made for John and Phyllis a 'mobile' of wire rings, thread, broken pieces of coloured glass and hung from it paper shapes with words of goodwill and wisdom on them in Eve Miller's and Henry's hand.

[3] This is an allusion to *The Birds*, a play by Aristophanes (445-385 B.C.). We know that in the fifties JCP had planned to write a book about Aristophanes' comedies. Only part of it exists, an essay, 'The Acharnians', published in *The Powys Review* 14, 1984.

Blaenau Ffestiniog: Réminiscences

Lettre de JCP à Henry Miller, 19 mars 1955[1] :

... Non, je doute que nous puissions nous installer dans notre *petit Ermitage pour Deux*—avec cette bizarre adresse du *1 Waterloo*, Bethania, Blaenau-Ffestiniog, avant le *premier avril*—sans doute même pas avant le jeudi saint ou le vendredi saint, car nos compatriotes gallois (*s'ils ne sont pas* exactement ce que l'on pourrait appeler des perfectionistes méticuleux) *réfléchissent avec force circonspection* en matière de forage, peinture, martelage, menuiserie et cætera!! J'aime l'idée que nous ne possèderons pour notre propre tuyau d'écoulement afin que les toilettes & l'arrière-cuisine & tout le reste puissent être débarrassés—rien moins—*imagine un peu* mon cher! qu'une *fantastique Chute d'Eau*! Il y a une Cascade à Blaenau, d'un mile de haut, au pied de laquelle se trouve une gigantesque carrière de granit qui, dit-on, serait le *granit le plus dur* de *cette planète*! Imagine un peu!

Lettre de JCP à Eve Miller, 3 mai 1955[2] :

Phyllis vous est tellement reconnaissante pour ce céleste présent de bienvenue[3], proprement aérien, dans notre nouvelle maison. Car c'est ici qu'il nous a trouvés & il s'agit là du premier courrier que nous recevons depuis que nous avons déménagé de Corwen en voiture, hier 2 mai. (...)

Mais O ma chère, cet endroit est merveilleux. L'instinct qui est à l'origine de notre installation ici avec tout ce que cela a impliqué d'extrême fatigue & de véritable supplice pour Phyllis qui est la Décoratrice & le Guide (...) Oui, l'instinct qui a présidé à notre installation ici, et Phyllis ne me contredira pas, qui a enduré tous les tourments de cette migration exténuante—bien que ce fût une idée à elle au départ & qu'elle ait tout fait pour la *concrétiser*—fut celui de *ses* ancêtres Quakers et des miens, les *hommes de Stonehenge*. Il n'y a, voyez-vous, *pas la moindre trace de végétation* par ici! Pas un arbre, un taillis, une haie, des fleurs! C'est la planète *comme au premier jour, un promontoire Rocheux perdu dans le temps & l'espace*.

Lettre de JCP à Henry Miller, 9 novembre 1955[4] :

... Vos carillons célestes aux légendes Hébraïques, qui toujours me font songer où plutôt imaginer Jérusalem et le Yémen, sont suspendus au plafond ici afin que je puisse les voir de l'endroit où j'écris, étendu sur ma couche,près de la fenêtre, dans cet extraordinaire paysage Nephelocuccygygien du coucou-et-des-nuages[5]

[1] H.Miller et JC Powys, *Correspondance Privée*, tr. N. Haddad, Critérion, 1994, pp. 152-3

[2] Ibid., pp. 153-6.

[3] Eve Miller avait créé pour John et Phyllis un 'mobile' destiné à être suspendu, et composé de cercles de fer, de fils, de morceaux colorés de verre brisé, et de formes en papier portant divers préceptes de sagesse et de bonne volonté.

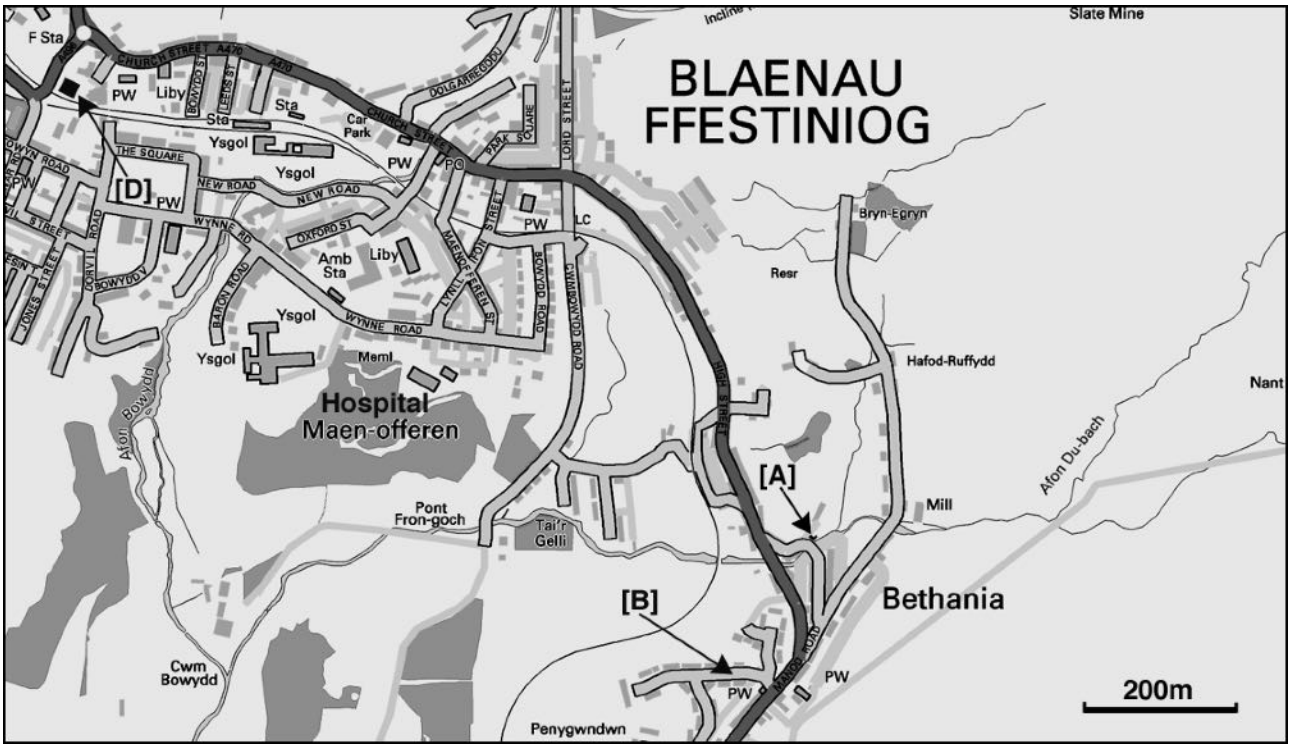
[4] *Correspondance Privée*, pp.157-8.

[5] JCP fait allusion à la pièce *Les Oiseaux* d'Aristophane (445-385 av. J.-C.), entrée au répertoire de la Comédie-Française le 12 avril 2010. Il avait projeté d'écrire un livre sur les comédies d'Aristophane, dont il n'existe qu'un essai, *Les Acharniens*. Le manuscrit en fut donné par Phyllis à Michel Gresset et publié en 1966 aux *Cahiers du Sud* dans sa traduction.

tends to repeat—is a horse-shoe shaped street two miles long with Mountains all round it save to the South.

A letter from Glen Cavaliero to J. Peltier, 2 July 2002:

(...) Waterloo stands [A[4]] on the little road that bends round, just before the bridge over the stream. Margaret Hughes, who used to bring Phyllis her (frequently uneaten) meals lived in a house on the minor road going off to the left by the second of the two chapels [B[5]]. I well recall the cemetery [C], which Phyllis made me go to, on account of the marvellous view of the mountains across the valley below. The North Western Hotel [D[6]] where I stayed when John Cowper was alive, stood to the left of the roundabout (non-existent then) and the walk along that narrow street to Bethania and the Don Café (signal for the turn left) would seem unending!



Contains Ordnance Survey data © Crown copyright and database right 2010

I used to walk to Tanygrisiau, and then up the track above the car park sign, which led up to the newly constructed reservoir, whence you could scramble up on to the ridge between the two Moelwyns, Bach and Mawr (little and big). I did this once, over the latter and down past Llyn above the reservoir when I nearly came to a violent death—as described in my Cecil Woolf booklet[7]! I suppose the hospital is where John Cowper died(....)

Glen Cavaliero

[4] Since April 2010 the above National Ordnance Survey maps are available for essentially unrestricted reproduction. The indications given by Glen referring to the original copyright map have been modified accordingly.

[5] On these maps, these are now indicated by the letters PW.

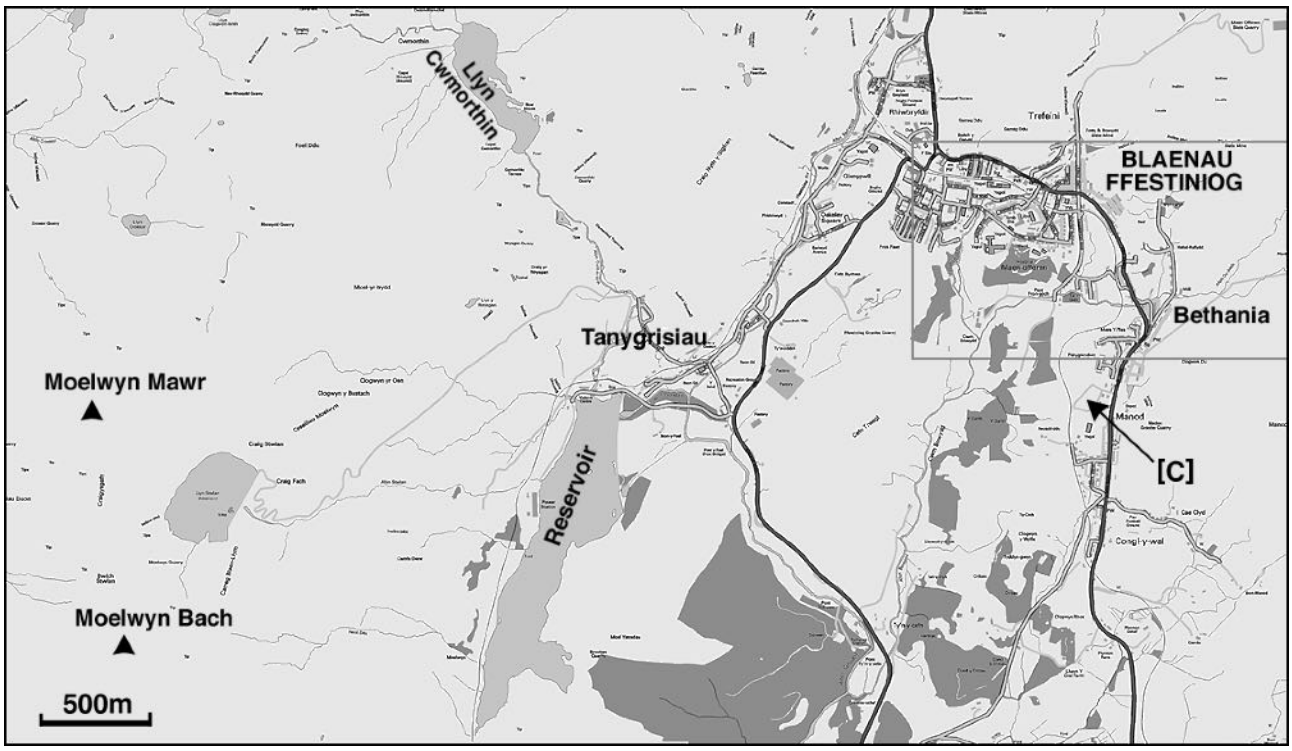
[6] We have determined this was the location of the hotel, since demolished.

[7] Glen Cavaliero, *The Powys Family*, Powys Heritage, Cecil Woolf, 1999, p.17.

d'une ville Aristophanesque, qui, je parie t'en avoir parlé cent fois déjà—mais on a tendance à se répéter en vieillissant—tient dans une rue longue de trois kilomètres en forme de fer à cheval, avec des Montagnes tout autour excepté au Sud.

Une lettre de Glen Cavaliero à J. Peltier, 2 juillet 2002:

(...) Waterloo [A[6]] se trouve sur la petite route qui fait un coude, juste avant le pont sur le ruisseau. Margaret Hughes, qui apportait à Phyllis ses repas (auxquels souvent elle ne touchait pas) vivait dans une maison sur la route secondaire qui part à gauche, à la deuxième des chapelles [B[7]]. Je me souviens bien du cimetière [C], où Phyllis m'a fait me rendre, à cause de la superbe vue que l'on a des montagnes de l'autre côté de la vallée en dessous. Le North Western Hotel [D[8]] où j'allais du temps où John Cowper était en vie, se trouvait à gauche du rond-point (inexistant en ce temps-là) et la balade le long de la rue étroite jusqu'à Bethania et le Don Café (repère pour tourner à gauche) semblait interminable.



Contains Ordnance Survey data © Crown copyright and database right 2010

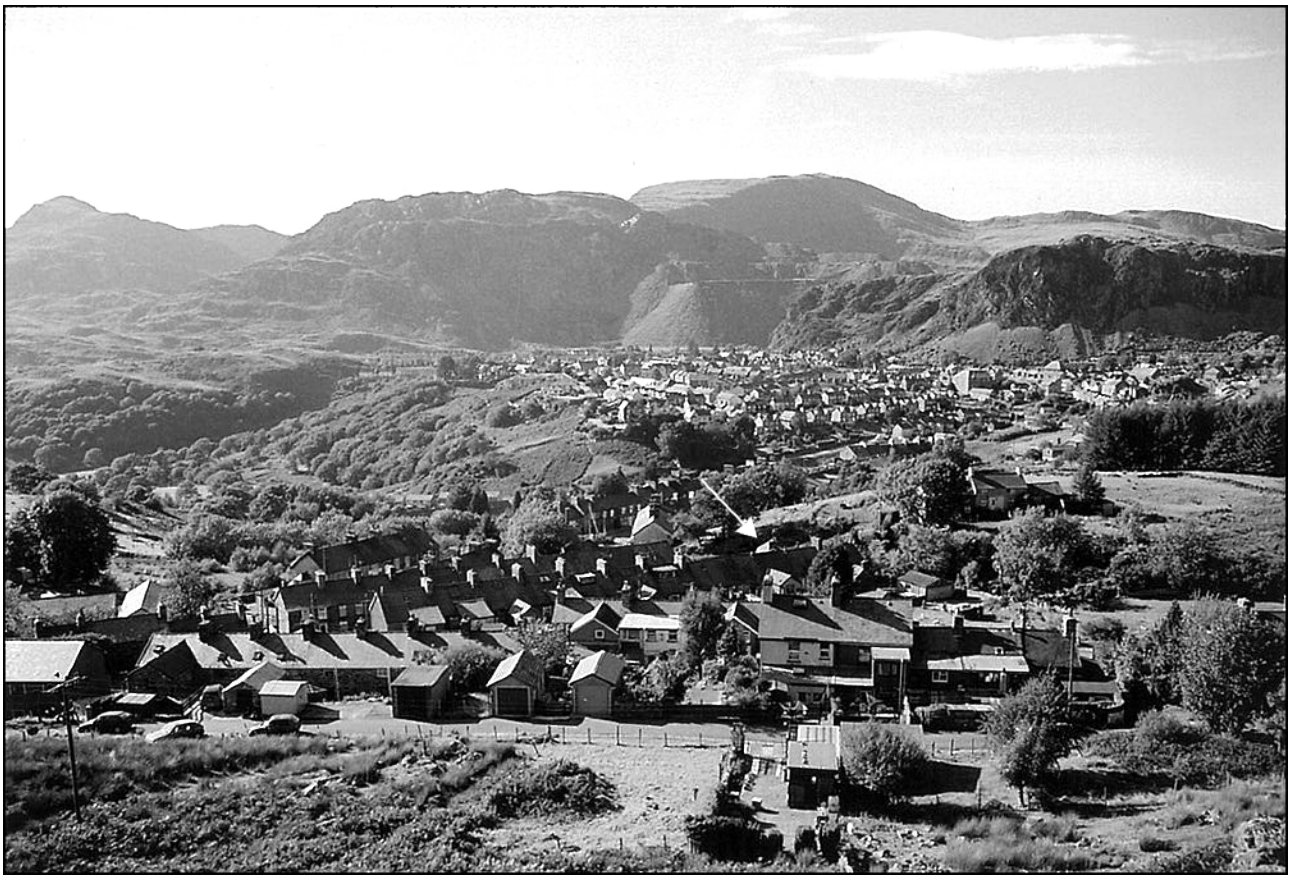
J'avais l'habitude de marcher jusqu'à Tanygrisiau, et ensuite de monter le long du sentier, au-dessus du panneau indiquant le parking, qui conduisait au réservoir qui venait d'être construit, et de là on pouvait escalader le raidillon jusqu'à la crête entre les deux Moelwyns, Bach et Mawr (grand et petit). Je fis un jour cette promenade en passant au-dessus du Mawr, et en redescendant au-delà de Llyn au-dessus du réservoir quand je faillis mourir de façon violente—comme je le raconte dans mon petit livre paru dans la série 'Powys Heritage' chez Cecil

[6] Pour des questions de droits, la carte à laquelle se référait Glen ne peut être reproduite. Ses indications ont donc été remplacées par des références aux cartes de la National Ordnance Survey reproduites ici, qui sont maintenant utilisables librement.

[7] Sur ces cartes, celles-ci sont repérées par les initiales PW (Place of Worship).

[8] La flèche indique où se trouvait l'hôtel, détruit depuis.

Dr Cavaliero is a member of the Faculty of English at the University of Cambridge and author of many books, including *John Cowper Powys, Novelist* (1973). He is President of the Powys Society.



Panorama from above 1 Waterloo[8] in 2007, *courtesy Chris Thomas*

An essay[9] by Elmar Schenkel:

Note by the author:

This essay refers to two visits I made in 1977 to Blaenau Ffestiniog in order to see Phyllis Playter. I was then studying at the University of Freiburg in the Black Forest. There was some serendipity involved. She asked me at the time whether I knew Wolfgang. She meant Wolfgang Kehr, who had written the first German dissertation on JCP in 1957. I did not know him and she told me about his visit to Corwen, where they lived at the time. When I returned to Freiburg I found out that the director of the University Library was a man by the name of Wolfgang Kehr. We had a number of interesting discussions about Powys and Mrs Playter and I was able to engage him as a contributor to my Akzente *issue on Powys. In the 1990s, when he retired, he gave me his Powysian materials, i.e. books and letters and also postcards from Hermann Hesse and Hans Henny Jahnn. Some day I want to give them to Leipzig University Library.*

Geographies evolving out of letters, recognizable landscapes whose duration is not longer than the flicker of a candle. Writings some of which come out of the

[8] White arrow points to roof of Waterloo, all that is visible. Snowdon is in the far distance.

[9] *Die andere Reise* (The other journey), Edition Nachtcafé, Buchenbach / Freiburg 1980, pp. 68-70. Reprinted in *Blaenau Ffestiniog*, Erzählungen, Flugasche Verlag, Stuttgart 1987, pp. 92-93.

Woolf[9]. Je suppose que l'hôpital indiqué est celui où mourut John Cowper.
(...)

Glen Cavaliero

Dr Cavaliero est professeur à la Faculté d'anglais à l'Université de Cambridge et auteur de nombreux livres, dont *John Cowper Powys, Novelist* (1973). Il est Président de la Powys Society.

Un essai[10] d'Elmar Schenkel:

Note de l'auteur:

*Cet essai évoque mes deux visites à Blaenau Ffestiniog en 1977 afin de rencontrer Phyllis Playter. J'étais alors étudiant à l'université de Fribourg dans la Forêt Noire. Il en est résulté un hasard heureux. Elle m'avait demandé alors si je connaissais Wolfgang. Elle voulait dire Wolfgang Kehr, qui avait en 1957 écrit la première thèse en allemand sur JCP. Je ne le connaissais pas et elle me raconta sa visite à Corwen, où JCP et elle habitaient alors. Revenu à Fribourg je découvris que le responsable de la bibliothèque universitaire était justement Wolfgang Kehr. Nous avons eu un certain nombre d'intéressantes discussions au sujet de Powys et de Phyllis Playter et il a été d'accord pour contribuer à mon numéro d'*Akzente *sur Powys. Dans les années 1990, lorsqu'il prit sa retraite, il me fit don des documents powysiens qu'il possédait, livres, lettres et même des cartes postales de Hermann Hesse et de Hans Henny Jahnn. J'aimerais les donner un jour à la bibliothèque universitaire de Leipzig.*

Géographies issues de lettres; paysages reconnaissables à qui aucune durée plus longue que le vacillement d'une bougie (n'est donnée). Ecrits: certains d'entre eux viennent du vide, traversent pour un temps bref, à peine mesurable, la matière, projettent une ombre fuyante sur le visible et se retirent à nouveau dans un vide, celui de l'inécrit. De temps à autre, ils laissent des traces derrière eux, nuages sur la rocaille souterraine, déplacent des organismes, qui peuvent devenir voyage.

Dans une librairie parisienne, je trouvai le nom du lieu dans lequel John Cowper Powys avait passé son enfance, soit les dernières années de sa vie, qui sait combien dure une vie? Savoir combien de temps un homme a vécu. Quelque part dans le nord du Pays de Galles. Soudain on est parti, on se voit voyager, dormir, manger dans les assiettes d'autrui, échanger des mots comme de la monnaie étrangère. On essaie de faire comprendre à des inconnus, y compris à soi-même, le but de ce mouvement d'un lieu à un autre. A l'un, je montre un livre de cet écrivain. L'Américain rit, se moque-t-il de nous? Dans les environs de Blaenau Ffestiniog: une Australienne à vélo prend le large, paysage sans la dénaturation par l'écriture humaine. Europe: c'est trop pour moi, une écriture

[9] Glen Cavaliero, *The Powys Family*, Powys Heritage, Cecil Woolf, 1999. Glen raconte: "Nous [un homme qui résidait à l'hôtel et Glen] avions pénétré dans une grotte au-dessus du réservoir, et je vins me mettre tout au bord d'une large flaque d'eau. Mon compagnon me tira en arrière juste à temps—ce n'était pas de l'eau, mais de la lumière provenant d'un trou dans le sol de cette caverne, qui plongeait Dieu sait où." p.17.

[10] *Die andere Reise* (L'autre voyage), Edition Nachtcafé, Buchenbach/Freiburg 1980, pp. 68-70. Repris dans *Blaenau Ffestiniog*, Erzählungen, Flugasche Verlag, Stuttgart 1987, pp. 92-93.

void and traverse matter for a short unmeasurable moment, then cast a shadow on what is visible, before escaping back into an emptiness, the emptiness of the unwritten. From time to time they leave traces, clouds on subterranean minerals, they cause organisms to move and this movement may become a journey.

In a Paris bookshop I found the name of the place where John Cowper Powys had spent his childhood, the last years of his life, that is, and who knows how long a life really lasts? To know how long someone lived. Somewhere in North Wales. And suddenly you find yourself on the road, you see yourself travelling, sleeping out, eating from strangers' plates. You exchange words like foreign coins. You try to explain to others the purpose and destination of your movement from one place to another. To one of them, I show a copy of the writer's book. The American laughs out loud: is this guy taking us for a ride? Not far from Blaenau there is an Australian girl on a bicycle. She is looking for the far-out, landscapes not distorted by human writing. Europe, she says, that's too much for me, one writing overlaying the next. Your existence is overwritten, signs, nothing but signs.

But there is none pointing to the house. Slate mining, unemployment. The town—a long line, many words, no words. An empty railway station, departure into no man's land, and soon they will stop business there, too. Women shopping. We don't know this man, sorry, have you ever heard of this Powys who is supposed to have lived here? Wasn't there a workman who had an accident the other day in the mines, wasn't that his name? Was in the papers, wasn't it? No? Perhaps a bit further up there? But the milkman, he does know, he remembers how Powys, the nonagenarian, gave him a copy of *The Art of Happiness*. John Cowper and Taliessin. He begins to recite: I know why the echo is, the breath black and white the milk, where the summer's cuckoo is in the winter, I was blue salmon, dog, hart, deer in the mountains, grass on the hills, a stick, spade, the axe in a hand. I was dead, I was alive, I am Taliessin.

Go to 1 Waterloo, that's where his secretary lives, she will be happy to have a visitor from abroad.

The street climbs into mineral worlds, into black and glistening grey, a waterfall, a workman's house by the end of the row of houses on the slope. Antipodes to the young Powys's green Wessex novels, to the carnal landscape with its heroes eating the earth and being eaten by her. In his very old age, release from the earth. In a second childhood, scribbles on slate, transparency emerging from the hardest and darkest stone, a spirit lightening up. He renounces any life beyond. Which he knew already, head of the underworld. Organiser of spirit journeys to the dusty corners of the universe. With all his childish art of acting, it was his late aim to conjure up a grin on its face. In Siberia he would have ascended to the heavens climbing the shamanist birch. Instead he played at being circus, medium, double in America. There it was that he had met her—his wife, companion, secretary. They lived in the same building as e.e. cummings. We drink memories from big tea mugs bought by the poet. Literature, politics, pictures from Japan, the first doll from Boston, the oldest searching for the youngest. For her, there is no difference between After and Before. Is this oblivion connected to space flight? Farewell, and each pressure of the hand is a communication with the dead, invisible lines, which people follow into the past, into what is coming.

The following afternoon we meet her in a supermarket. She has been

couvre l'autre. Votre être est recouvert d’écriture, panneaux, que de panneaux.

Mais aucun n’indique la maison. Carrières d'ardoise, chômage. La ville, une longue ligne, beaucoup de mots, pas de mots. Une gare vide, départ vers le no man's land, bientôt le travail cessera là, là aussi. Des femmes font les courses. Nous ne connaissons pas cet homme, connais-tu un Powys qui a habité ici? L'ouvrier qui a eu un accident dans la carrière il y a peu, est-ce qu'il ne s'appelait pas comme ça? C'était dans le journal. Non? Peut-être un peu plus haut? Mais le livreur de lait le sait, il se souvient que Powys le nonagénaire lui a offert un exemplaire de *The Art of Happiness*. John Cowper et Taliessin. Il récite: Je sais pourquoi l'écho est, le souffle noir et le lait blanc et où se trouve le coucou de l'été en hiver. J'étais saumon bleu, chien, cerf, biche dans les montagnes, herbe sur les collines, un bâton, une pelle, la hâche dans la main. J'ai été mort, j'ai vécu, je suis Taliessin

Allez à Waterloo, numéro 1, sa secrétaire vit là-bas, elle se réjouira de voir un visiteur de l’étranger.

Blaenau Ffestiniog, terril d’ardoise
photo Elmar Schenkel

La rue monte vers des mondes minéraux, dans un gris noir et brillant, une cascade, une maison d'ouvrier vers la fin du coron sur la pente. Antipode des verts romans du Wessex du jeune Powys, de ce paysage charnu avec ses héros mangeurs de terre et mangés par elle. Dans son âge avancé, la libération de la terre. Griffonnage d'une seconde enfance sur l'ardoise, dans la pierre la plus dure et la plus sombre la transparence, l'esprit qui s'illumine. Il renonce à une vie après. Il la connaissait déjà, chef du monde souterrain. Organisateur de voyages fantômes dans les coins les plus poussiéreux du cosmos. Lui arracher une grimace était devenu le but tardif de son enfantin théâtre. En Sibérie, grimpant au bouleau chamanique, il serait monté au ciel. Au lieu de cela, en Amérique, il jouait au cirque, au medium, au double. C'est là qu'il l'avait rencontrée—elle—la femme, la compagne, la secrétaire. Ils habitaient le même immeuble que e.e. cummings. Nous buvons des souvenirs dans de grandes tasses achetées par le poète même. Littérature, politique, photos du Japon, la première poupée de Boston, la plus vieille cherche la plus jeune. Elle ne fait pas la différence entre avant et après. Est-ce que c'est une conséquence du voyage dans l'espace? Adieu, et chaque pression de la main est une communication avec les morts, lignes invisibles que les hommes suivent vers le passé, vers ce qui vient.

Le lendemain après-midi, nous la rencontrons dans une superette. Elle porte du noir depuis quinze ans. Le propriétaire de l'hôtel Don, vide, nous assure que

wearing black for the last fifteen years. The owner of the empty Don Hotel assures us that she is a strange lady. She draws attention to herself in town—a slim dark shape, the oldest Undine whose anagram is almost her name. Now and then relatives come and take her on a drive to the mountains.

The evening we spend at the window. Blaenau Ffestiniog is couched under a hazy moon. At the margins of the visible the spectral world begins to dance. Here, too, there are preparations for a journey, where writing is a vanishing mineral, without end.

Elmar Schenkel (English tr. E. Schenkel)

Elmar Schenkel has been head of the English department at Leipzig University since 1993. He has also been visiting Professor in France, Great Britain, the United States and Russia. Editor of different literary reviews and author of numerous poems, stories, novels and travel books. His latest publications are a biography of Joseph Conrad, *Fahrt ins Geheimnis, Joseph Conrad* (2007) and a monograph on the role of the bicycle in literature, *Cyclomanie, Fahrrad und Literatur* (2008).

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Courrier des lecteurs

Chère *lettre*,

Voilà quelque temps déjà que je ne t'ai pas parlé de John Cowper Powys. Je ne l'avais, bien sûr, pas oublié mais la vie est faite d'obligations incontournables que nous devons assumer, obligations qui prennent un malin plaisir à être de grandes chronophages (comme il ne le savait d'ailleurs que trop bien !).

Or, en butinant comme à mon habitude dans ses multiples écrits, je me suis aperçu qu'une des choses qui me plaisait chez lui c'était sa façon d'être "ailleurs", d'être "à côté" dans le sens positif de l'expression. Car John, au fond, a réussi, sa vie durant, à esquiver, professionnellement parlant, toutes les situations qui l'auraient enfermé, coincé, dans un cadre fixe, hiérarchisé et monotone. Il fut enseignant, certes, mais si peu, pour ainsi dire... C'est curieux d'ailleurs : quand il évoque ce moment de sa vie il ne parle pas du métier lui-même mais de sa façon de le "détourner", de le contourner. Mes nombreux amis professeurs pestent contre leurs élèves ignares, les copies à corriger, les examens à faire passer ou, au contraire, sont intarissables sur les joies de la transmission de savoir, les contacts enrichissants qu'on peut trouver en travaillant avec des adolescents. John, lui, rêve d'autre chose : des sylphides, des paysages aperçus lorsqu'il se rend sur son lieu de travail, des heures à venir où il sera libre de s'adonner à ses phantasmes. Je ne vois pas comment il aurait pu être un bon professeur. Je ne l'imagine pas annotant sérieusement une copie, expliquant point par point un sujet complexe à une classe amorphe, imposant une nécessaire discipline à un groupe d'élèves turbulents. La forme de "génie de la communication" qui lui était propre et qu'il déploiera plus tard ne pouvait se manifester dans ce cadre. Il n'exerça d'ailleurs que peu de temps (et ses lecteurs ne peuvent que s'en féliciter).

Lui, fils de clergyman et père d'un prêtre catholique, sut aussi fuir l'entrée dans l'église. (Comme tous ses frères, au demeurant. Je constate que, dans cette famille, il n'y eut jamais, du vivant de Charles Francis Powys, qu'un seul pasteur Powys, alors que cette profession était traditionnelle dans la famille et dans ce

c'est une dame étrange. Elle attire l'attention dans la ville—mince silhouette sombre, la plus vieille ondine dont l'anagramme est presque son nom. De temps à autre, elle se fait conduire dans la montagne par des parents.

Nous passons la soirée à la fenêtre. Blaenau Ffestiniog sous une lune trouble. A la frontière du visible, le monde des esprits commence à danser, préparatifs de voyage ici aussi, où l'écriture se disperse minéralement, sans fin.

Elmar Schenkel (tr. Aude Therstappen)

Depuis 1993 Elmar Schenkel est directeur d'études dans le département d'anglais de l'université de Leipzig. Il a enseigné en France, en Grande Bretagne, aux États Unies et en Russie. Co-éditeur de diverses revues littéraires et auteur de nombreux poèmes, contes, romans et livres de voyages. Ses publications les plus récentes sont une biographie, *Fahrt ins Geheimnis*, *Joseph Conrad* (2007) et des monographies dont une a pour thème le rôle de la bicyclette dans la littérature, *Cyclomanie, Fahrrad und Literatur*, 2008.

ooooooooooooooooooo

A letter to the Editor:

Dear *lettre*

It's quite a while now since I last wrote about John Cowper Powys. Not that I had forgotten him, how could I, but life is made up of unavoidable obligations that we have to fulfil, obligations that take a malicious pleasure in being highly time-consuming (as dear John knew only too well).

Now, taking my pick from his many pieces of writing, as is my wont, I realised that one of the things I particularly liked about him was the way he had to be "elsewhere", to be "beside" in a positive sense. For, deep down, John always managed, all his life, to evade, professionally speaking, any situation that might have trapped him, confined him within a monotonous, socially compartmentalized set frame. True to say, he actually was a teacher but not much of one, so to speak. It is odd indeed that when he mentions that period of his life he never speaks of the job itself but of his way of diverting it, circumventing it. My many teacher friends either rant at their ignorant pupils, the papers to mark, the exams to organise, or, quite the contrary never stop talking about the joys of imparting knowledge, of creating a rewarding relationship with the teen-agers they have in charge. John, as for him, dreams of different things: of sylphs, of the landscapes glimpsed on his way to his place of work, of the hours to come when he will be free to indulge in his phantasms. I can't see how he could have been a good teacher. I can't imagine him making a serious job of writing remarks on a pupil's paper, tackling a difficult question one step at a time to a lifeless class, imposing strict discipline on a noisy group. His own form of "genius of communication", which he'll develop later, could not flourish within such a frame. As a matter of fact his teaching career was short-lived (a fact his readers can only rejoice over).

The son of a clergyman, the father of a Roman Catholic priest, he managed to escape entering the church as well. (Just like all his brothers, by the way. I realise that in that family, during Charles Francis Powys's lifetime, there was but

milieu socio-culturel. Bizarre, non ?). John n'eut jamais ni la vocation ni de vocation, si ce n'est le désir / besoin confus d'écrire. Il ne s'est jamais vu en médecin, juriste, commerçant, militaire, libraire ou autre. Il a, sagement—même si ce fut dangereusement—laissé libre cours à ces obscures forces vives qui formaient son être même. Il s'est laissé porter par le vent, et le vent (dont, au demeurant, il parle merveilleusement) l'a conduit là où il a enfin pu se réaliser. Dans le pays des "conférences dithyrambiques" et de l'écriture échevelée. Le pays de la liberté d'expression, du "Fais ce que voudras", du "Deviens ce que tu es". Cela lui a sans doute coûté cher, économiquement et psychologiquement parlant (n'avoue-t-il pas avoir frôlé la folie ?), mais ce fut aussi sa sauvegarde. Et j'ai comme le pressentiment que s'il parvint alors à s'épanouir c'est parce que dans ces "verts pâturages" il pouvait s'ébattre, gambader sans bride, laisser libre cours à une de ses revendications essentielles, revendication qu'il formule d'ailleurs au nom de tous les humains: une fois remplies les obligations vitales nécessaires, nous avons le droit—voire le devoir—de fuir loin des exigences sociales, de vivre en "dilettante" afin de permettre aux dons naturels de chacun de se manifester.

Voilà, chère *lettre*, ce que m'ont inspiré mes dernières relectures de John. À bientôt, peut-être.

Odon

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

David Levine

DAVID LEVINE who died last December was one of the great caricaturists of the 20th century. He is best known for his drawings of notable figures published in *The New York Review of Books,* ever since it was founded in 1963, therefore over the course of more than 40 years. On their internet site the NYRB writes:

> Born in Brooklyn in 1926 of a clothier father and a mother who was a nurse with left wing political views, David Levine studied painting at Pratt Institute, at the Tyler School of Art in Philadelphia, as well as with Hans Hofmann. Levine had of course his own views on politics but there was always the sense that he was first of all interested in his subjects as human beings, before they were politicians, crooks or celebrities. His work has been exhibited extensively in major galleries and museums throughout the world, and several collections of his paintings and drawings have been published. John Updike (one of the artist's frequent subjects) paid tribute to Levine more than 30 years ago, and his words still hold true today: "Besides offering us the delight of recognition, his drawings comfort us, in an exacerbated and potentially desperate age, with the sense of a watching presence, an eye informed by an intelligence that has not panicked, a comic art ready to encapsulate the latest apparitions of publicity as well as those historical devils who haunt our unease. Levine is one of America's assets. In a confusing time, he bears witness. In a shoddy time, he does good work. Here he is."

John Banville's tribute (in the Review of the Saturday *Guardian* of 16 January 2010) is also worth reproducing:

> The Levine line is guided by laughter rather than loathing, and even at his most merciless he sees the shivering human creature crouched behind the monster's mask. When we look at one of his most celebrated

one parson Powys, although the profession was a tradition both in the family and the socio-cultural circle they belonged to. Odd, isn't it?) John never had a vocation, nor had he a non-vocation, unless it was the desire, the vague need to write. He never pictured himself as a doctor, a lawyer, a tradesman, a soldier, a bookseller or anything else. Wisely—even though dangerously—he gave free rein to the deep-rooted vivid forces that were the essence of his very being. He let himself drift on the wind (incidentally, he writes beautifully about the wind) on to the place where he finally reached personal fulfilment, to the country of "dithyrambic lectures" and "dishevelled writing", to the country of freedom of expression of "Do as you please", of "Become yourself". Undoubtedly he paid a high price for it both in economic and psychological terms (hasn't he confessed having been on the verge of madness?) but at the same time that was his salvation. And I have something of a feeling that if he succeeded in opening up then, it was because in those "green pastures" he could frolic, skip about unrestrained, give free rein to his essential claims, which he also demands in the name of all human creatures: the right—indeed the duty—once the necessary vital obligations have been fulfilled, to run away far from social demands, to live as "dilettanti" so that the natural gifts of each individual may come to life.

Here, dear *lettre*, are the reflections inspired by my latest re-reading of John's works. Until next time, maybe.

Odon (tr. Nelly Markovic)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

David Levine

DAVID LEVINE qui est mort en décembre dernier était un des grands caricaturistes du 20ème siècle. Il est surtout connu pour ses portraits de personnages marquants, publiés dans le *New York Review of Books* depuis sa création en 1963, donc depuis plus de 40 ans. Sur son site internet, le NYRB écrit:

> Né à Brooklyn en 1926 d'un père dans la confection et d'une mère infirmière aux opinions de gauche, David Levine étudia les beaux-arts au Pratt Institute, puis à l'école d'art Tyler à Philadelphie, ainsi qu'avec Hans Hofmann[1]. Levine avait bien sûr ses propres opinions en politique mais on sentait qu'il était intéressé par ses sujets surtout en tant qu'êtres humains. Ses œuvres ont été largement exposées dans des galeries et des musées du monde entier, et ont également fait l'objet de nombreux livres. John Updike (souvent représenté par l'artiste), salua Levine il y a plus de 30 ans, et ce qu'il disait alors est toujours vrai: "Tout en nous offrant le plaisir délicieux de reconnaître ceux qu'il croque, ses dessins nous réconfortent, en ces temps survoltés et porteurs de désespoir, avec l'impression d'une présence protectrice, un œil éduqué par une intelligence qui n'a pas pris peur, un art comique prêt à saisir les dernières trouvailles de la publicité ainsi que ces démons historiques qui hantent notre inquiétude. Levine est un des atouts de l'Amérique. En une époque troublée, il porte témoignage. En une époque médiocre, il fait du bon travail. Le voici."

L'hommage de John Banville (dans la Revue critique du samedi du *Guardian*, le 16 janvier 2010), vaut aussi la peine d'être cité:

[1] Hans Hofmann (1880–1966), peintre américain né en Allemagne, il a participé au mouvement artistique de l'expressionisme abstrait..

caricatures, of Lyndon Johnson displaying an operation scar in the shape of Vietnam, we cannot but note how the artist, even as he reviles the politician, catches too the pain and sorrow in LBJ's wounded bloodhound gaze. The empathy is the mark of the true artist.

Among his gallery of celebrities he included a portrait of JCP, published March 28, 1985 in the *New York Review of Books*, showing JCP typing away on a typewriter. We had hoped to reproduce it here, as an homage to David Levine, and I had asked my Powysian friend David Balcom in New York to contact the agent for the David Levine estate. Replying in a mail he told me what happened:

> The agent for David Levine just called. He said he understands *la lettre* is a small not-for-profit pub. But according to the rules of the Levine estate he is not allowed to provide reprint permission without charging a fee. The lowest fee is $500 !
>
> Well, at least we got a quick reply. And of course you can publish the link to the drawing on the NYRB site in the spring issue and post it on your website. Maybe this will make an interesting story in itself, something to do with JCP's "image." Appropriately, Levine gave John the deepset, willful eye of a visionary staring into space as though entranced by "islands of infinity" he perceives "in the rushing sea of time." And his probing proboscis and frizzled hair gives the caricature a fitting Neanderthal air. But the cufflinks and suit?... his Oxonian gown would suit better. And the typewriter? If only Levine knew more. One can imagine a Levinian Powys lying on his back at Patchin Place or Phudd Bottom scratching out dithyrambic prose upon his writing board. But no, dear Powysians, those opportunities were missed. And what's more we can't display even the NYRB image of the contemplative, non-competitive, impecunious John Cowper because we can't afford the hefty fee charged by Mr. Levine's estate.
>
> By the way, I read the accompanying article by John Bayley and found it so very eloquent and elegant and proper—that is to say academically snooty. And the title: "Life in the Head"? What's in the head? Life-illusion? Maybe. But in America, at least for we nautically inclined folk, there is an unpleasing scatalogical reference to the "head" which is a toilet on a boat. We really can't blame Mr. Bayley for that, as the ambiguous title was probably added by the NYRB. But such gratuitous, unexplained aspersions add up. No wonder JCP has been underappreciated in America... and barely mentioned in NYRB for the last 25 years.

The link to the caricature is:

http://www.nybooks.com/gallery/748

Jacqueline Peltier

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Pêle-Mêle

— Dans la bibliographie sélective du *Magazine littéraire* de mars 2010 consacré à Dostoievski, figure le *Dostoievsky* de JCP (paru en français aux Editions Bartillat en 2001), décrit comme "une déclaration d'amour et d'admiration d'un écrivain à un autre."

> Le trait de Levine est guidé par le rire plutôt que par l'aversion, et même dans sa férocité il voit la créature humaine grelottante accroupie derrière le masque du monstre. Lorsque nous regardons l'une de ses caricatures les plus célèbres, Lyndon Johnson exhibant la cicatrice de son opération qui a la forme du Vietnam, nous ne pouvons pas ne pas remarquer combien l'artiste, alors même qu'il vilipende l'homme politique, capte aussi la souffrance et le chagrin de LBJ dans son regard de limier blessé. Cette empathie est la marque du vrai artiste.

Dans sa galerie de célébrités figurait un portrait de JCP, publié dans le *New York Review of Books* du 28 mars 1985, le montrant en train de taper frénétiquement sur une machine à écrire. Nous espérions le reproduire ici en hommage à David Levine, et pour cela j'avais demandé à mon ami powysien de New York David Balcom de contacter l'agent des ayants droit de David Levine. Dans son mail en réponse, il raconte ce qu'il en est advenu:

> L'agent vient d'appeler pour dire qu'il comprend que *la lettre* est une petite revue sans but commercial, mais que selon les instructions des ayants droit il n'a pas le droit de permettre sans paiement une reproduction et que le tarif le plus bas est de $500 !
>
> Bon, au moins on a eu une réponse rapide. Et vous pouvez bien sûr inclure dans le numéro de printemps un lien vers la caricature sur le site du NYRB et aussi dans votre site. Tout cela pourrait fournir une histoire intéressante en soi, quelque chose à voir avec "l'image" de JCP. Levine donne avec à-propos à John l'œil vraiment enfoncé, volontaire, d'un visionnaire, plongeant son regard dans l'espace, comme extasié devant les "îles d'infinitude" qu'il perçoit "dans les flots déchaînés du temps." Tandis que son appendice nasal fouineur et ses cheveux frisés donnent à la caricature l'air approprié d'un Néanderthal. Mais que penser des boutons de manchette et du costume?... Sa toge oxonienne lui irait mieux. Et la machine à écrire? Si seulement Levine avait été mieux informé. On peut imaginer un Powys lévinien allongé sur le dos à Patchin Place ou Phudd Bottom faisant surgir de ses griffonnages une prose dithyrambique sur sa planche à écrire. Mais hélas, chers Powysiens, ces occasions sont perdues. Et pis encore, on ne peut même pas exposer le dessin du NYRB d'un John Cowper contemplatif, dénué d'esprit de compétition, impécunieux, parce que nous ne pouvons acquitter les droits élevés demandés.
>
> Au fait, j'ai lu l'article de John Bayley qui accompagnait la caricature et je l'ai trouvé tellement éloquent, élégant et comme il faut—c'est-à-dire typiquement arrogant venant d'un universitaire. Et le titre 'La Vie dans la Tête'? Qu'y a-t-il dans une tête? L'illusion vitale? Peut-être. Mais en Amérique, pour ceux d'entre nous du moins qui aimons naviguer, il existe un sens scatologique déplaisant à la "tête" qui n'est autre que les toilettes sur un bateau. On ne peut décemment en faire grief à M. Bayley, car ce titre ambigu a sans doute été rajouté par le NYRB. Mais de telles allusions gratuites, inexpliquées finissent par faire beaucoup. Pas étonnant que JCP ait été sous-estimé en Amérique... et à peine mentionné dans le NYRB ces 25 dernières années.

On peut donc voir ce dessin sur le site du NYRB:

http://www.nybooks.com/gallery/748

Jacqueline Peltier

— Dans un article du *Spectator* du 2 janvier 2010, 'The cities of my soul' (Les villes de mon âme) Michael Henderson, journaliste freelance, écrit qu'il aime lire des œuvres majeures dans des lieux publics agréables mais tranquilles, avouant une tendresse particulière pour les cafés de Vienne, les galeries de peinture et les salles de concert. Ainsi

> *Wolf Solent* de John Cowper Powys, que Simon Heffer me mit entre les mains avec insistance comme étant "le plus grand roman anglais du dernier siècle, rappelle-toi ce que je te dis" ajouta à mes attentes avant l'écoute du *Gotterdammerung* au Staatsoper et à mon ravissement après.

On peut se demander ce que John Cowper en aurait pensé!

— Le n°12 de *Nyhetsbrev*, le bulletin de la Société Powys suédoise est paru fin 2009. Il contient un article de Lars Gustaf Andersson saluant la parution de *Självbiografin* (*Autobiographie*), traduit par Sven Erik Täckmark et Michael Nydahl, traduction dont *la lettre powysienne* avait parlé dans le numéro 17. Un poème de Hakan Stockhaus évoque *Självbiografin*:

> (...) Ätt fotsteg genom frost och snö / Leder även över grönskande marker / Som till fält av ensamhet / Av renaste ökensand...
> (...) Car ils savaient / Que des pas dans le gel et la neige / Mènent souvent à de vertes prairies / Mais aussi à des champs de solitude / De sables du désert les plus purs...

Un des derniers projets de Sven Erik avait été de traduire, avec Gunnar Lundin, *The Art of Growing Old* (L'Art de Vieillir). Seule l'Introduction a finalement été traduite, celle-ci sera publiée dans un prochain *Nyhetsbrev*.

— *Psychoanalysis and Morality* de JCP a été traduit par Judith Coppel (cf. *la lettre* 18). Voici ce qu'il en est dit dans *NERVURE*, journal de psychiatrie, novembre 2009:

Psychanalyse et Moralité, PUF, 2009

> Avec un talent prophétique John Cowper Powys (1872-1963) s'interroge dans cet essai paru en 1923 sur les bénéfices probables, mais aussi sur les dévoiements possibles de la psychanalyse naissante. La liberté de pensée avec laquelle elle examine la sexualité, les tabous de la chrétienté ainsi que les notions du Bien et du Mal peut être à double tranchant. Levée salutaire des inhibitions et de la culpabilité qui ont entravé pendant si longtemps les simples plaisirs du sexe mais aussi, peut-être, bombe à retardement aux effets incalculables car qui sait jusqu'où pourrait conduire une folle escalade des transgressions. A travers la psychanalyse c'est en fait de la révolution des mœurs dont il s'agit et on trouvera dans cet essai un écho des interrogations qui agitent le monde contemporain devant l'inquiétante décadence de la moralité traditionnelle qui régulait notre vie sociale. En mettant en balance les névroses engendrées par les interdits religieux avec les sublimes raffinements spirituels et esthétiques créés par cette même civilisation, Powys souligne leur étroite corrélation.

Et *Libération*, 'Supplément livres', 3 décembre 2009 ajoute:

> Le questionnement sur la sexualité est au centre de cette lecture décapante et jubilatoire grâce à une exceptionnelle qualité d'écriture. Ce petit ouvrage est une trouvaille d'édition qui a suscité une brillante préface par Denis Grozdanovitch dont on connaît le goût pour l'insolite.

Pêle-Mêle

— In the select bibliography given in the March 2010 issue of *Magazine littéraire* devoted to Dostoïevski, JCP's *Dostoievsky* is mentioned with the comment: "A declaration of love and admiration from one writer to another."

— In 'The cities of my soul' (*The Spectator*, 2 January 2010), Michael Henderson, a freelance journalist, writes that he likes reading great books in agreable but quiet public places, with a particular fondness for Viennese coffee houses, art galleries and concert halls. And so

> *Wolf Solent* by John Cowper Powys, pressed upon me by Simon Heffer as the "greatest English novel of the last century, mark my words", complemented the anticipation and afterglow of *Gotterdammerung* at the Staatsoper.

We may wonder what JCP would have thought of that!

— An article by L.G. Andersson in the Swedish newsletter *Nyhetsbrev* n° 12 hails the publication of *Självbiografin*, Sven Erik Täckmark and Michael Nydahl's translation of *Autobiography*, already mentioned in *la lettre powysienne* 17. A poem by Hakan Stockhaus celebrates his reading of *Självbiografin* thus:

> (...) Ätt fotsteg genom frost och snö / Leder även över grönskande marker / Som till fält av ensamhet / Av renaste ökensand...
> (...) Since they knew / That footsteps through frost and snow / Often lead to green meadows / As well as to fields of solitude / Of purest desert sand...

One of the last projects Sven Erik had entertained was to translate, with Gunnar Lundin, *The Art of Growing Old*. Only the Introduction was finally translated, it will be published in a next *Nyhetsbrev*.

— *Psychoanalysis and Morality*, translated by Judith Coppel, received the following review in *NERVURE*, French journal of psychiatry, November 2009*:*

Psychanalyse et Moralité, PUF, 2009

> With his prophetic gift John Cowper Powys (1872-1963) in this essay published in 1923 wonders about the probable benefits, but also about the possible perversions of budding psychoanalysis. The freedom of thought with which it examines sexuality, the taboos of Christendom as well as the notions of Good and Evil can be double-edged. A salutary lifting of inhibitions and guilt which for so long hindered the simple pleasures of sex, but perhaps also a time bomb with untold consequences, for who knows where unfettered escalation of transgressions would end. Psychoanalysis is in fact the pretext for considering the revolution in social mores, and this essay echoes the questions which agitate the contemporary world faced with an alarming decay in the traditional morality which regulated our social life. In weighing up the nevroses born out of religious restrictions as against the sublime spiritual and aesthetic refinements created by this very civilization, Powys underlines their tight correlation.

And the daily *Libération*, 'Supplément livres', 3 December 2009, added:

> Questioning sexuality is at the centre of this corrosive and joyful read, thanks to an exceptional quality of style. This little book is a rare find and provoked a brilliant foreword by Denis Grozdanovitch whose taste for the unusual is well-known.

Dorset Cliff Foxes[1] (Extract)

.... One February I got my most exciting view of the intimate ways of the cliff foxes. It was a fine morning with a new soft tone in the air suggestive of the approach of spring. I thought to myself: “If I walk as far as Merly Wood I may find a primrose in bud, or see a celandine in the lane showing golden at the turning where the snow lay for so long after Christmas.” Instead however of going inland I settled myself on a hidden ledge a little way down the side of a great sea headland. I knew that the guillemots would not come in for the nesting season for another six weeks, but the herring-gulls and jackdaws were glancing backwards and forwards through the crisp air above the sea, silver and shining. Suddenly far below upon a platform of loose flints, patinated white as a drift of hailstones by centuries of salt sunlight, I saw two foxes making love. Over the hard floor of their selective arena there were performed a hundred mock advances, a hundred mock retreats. What a prolonged and exciting courtship it was! Sometimes the dog’s pointed ears would be laid back and sometimes the vixen’s. There were occasions when they would disappear under a patch of leafless elder-bushes, and then a moment later I would witness the gayest curveting, light and graceful as leaves before the wind.

When I left my position I felt as if I had been attending a religious play of classical times staged there in the morning sunshine. I might have been a spectator at the dance by the “Fox-maidens” in some vast seaside temple dedicated to the celebrations of the mysteries of Dionysus

ooooooooooooooooooo

.... Un jour de février je fus témoin du plus captivant spectacle des mœurs intimes des renards de falaise. C’était par un beau matin où une douce tonalité nouvelle de l’air annonçait l’approche du printemps. Je me suis dit: “Si je vais jusqu’à Merly Wood je trouverai peut-être une primevère en bouton, ou bien je verrai une chélidoine dans le chemin toute dorée au tournant où la neige est restée si longtemps après Noël.” Cependant au lieu d’aller vers les terres, je m’installai sur une saillie de la falaise peu visible un peu en dessous du bord d’un grand promontoire au-dessus de la mer. Je savais que les guillemots n’y viendraient pas nicher avant six semaines, mais les goélands et les choucas se laissaient glisser en tous sens, reflets argentés fendant l’air vif au-dessus de la mer. Soudain loin en dessous de moi, sur une plate-forme de silex épars, patinés blancs comme un amoncellement de grêlons par des siècles de soleil salin, je vis deux renards à leurs amours. Sur la dure surface de l’arène qu’ils avaient choisie eurent lieu cent feintes avances, cent reculades feintes. Quelle longue et captivante parade ce fut! Par moments le mâle aplatissait ses oreilles pointues, à d’autres moments la renarde en faisait autant. Parfois ils disparaissaient sous un bosquet de sureaux sans feuilles, et quelques instants plus tard j’assistais aux courbettes les plus joyeuses, légères et gracieuses comme des feuilles au vent.

Lorsque je me relevai j’avais le sentiment d’avoir assisté à un spectacle religieux de l’époque classique mis en scène là dans le soleil du matin. J’aurais pu être un spectateur assistant à la danse des Bacchantes vêtues de peaux de renards dans quelque vaste temple au bord de la mer consacré aux célébrations des mystères de Dionysos.

[1] L. Powys, ‘Dorset Cliff Foxes’, *Dorset Essays*, John Lane Bodley Head, 1935, pp.112-3

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Imprimée par nos soins
Numéro 19, 30 avril 2010. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624